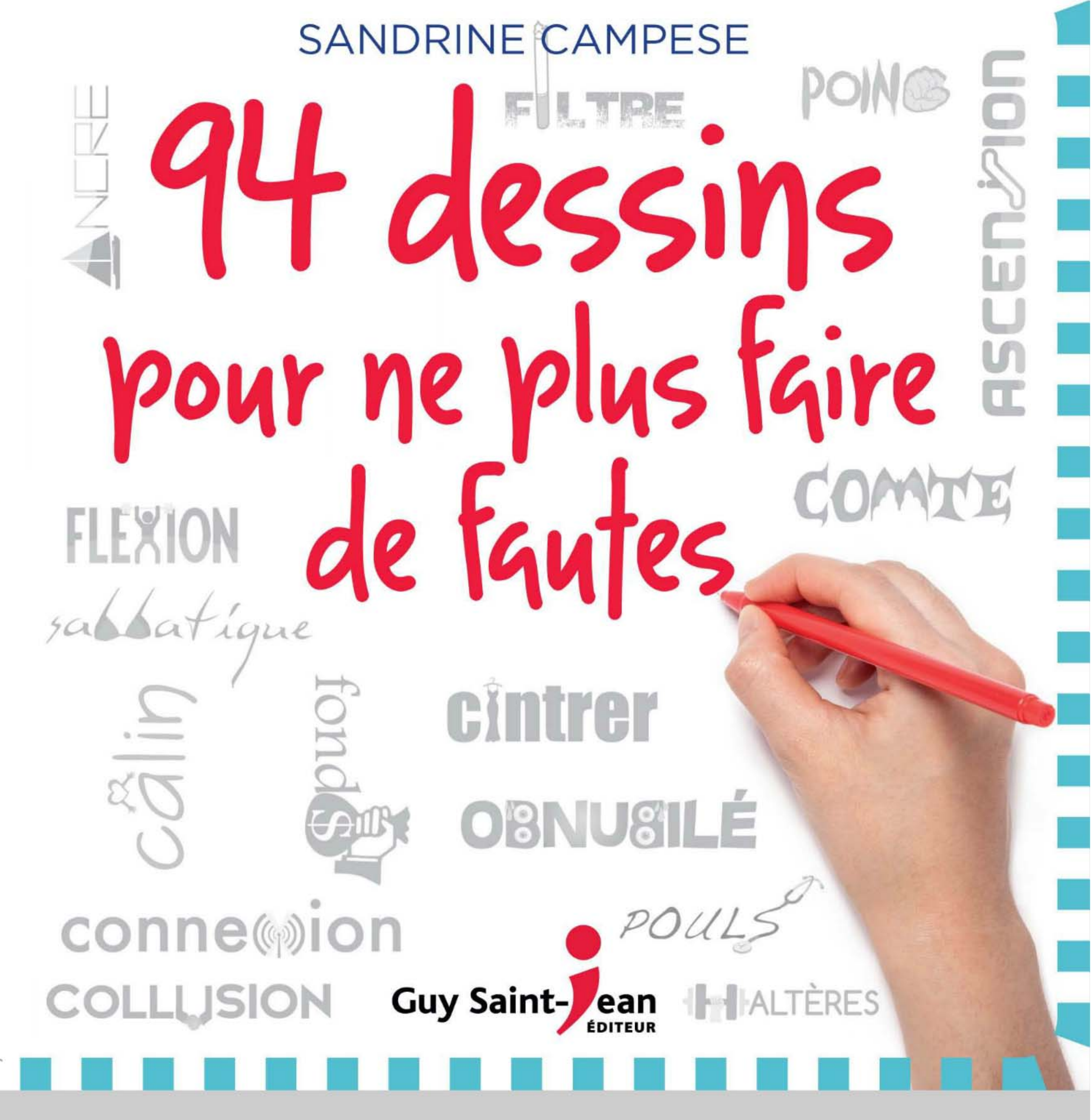

SANDRINE CAMPESE
94 dessins pour ne plus faire de fautes
FILTRE
POING
ANCRE
ASCENSION
COMTE
FLEXION
sabbatique
câlin
fonds
cintrer
OBNUBILÉ
POULS
connexion
COLLUSION
HALTÈRES
Guy Saint-Jean
ÉDITEUR

94 dessins
pour ne plus faire de fautes

Guy Saint-Jean Éditeur
3440, boul. Industriel
Laval (Québec) Canada H7L 4R9
450 663-1777
info@saint-jeanediteur.com
www.saint-jeanediteur.com

• • • • • • • • • • • • •

Données de catalogage avant publication disponibles à Bibliothèque et Archives nationales du Québec et à Bibliothèque et Archives Canada

• • • • • • • • • • • • •

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.





Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC

Titre original : *99 dessins pour ne plus faire de fautes*
Publié initialement en 2015 par les Éditions de l'Opportun

Adaptation québécoise : Johanne Tremblay
Correction : Renée Bédard
Infographie : Christiane Séguin
Illustrations : Jean-Baptiste Thomas-Sertillanges
Photo : Early Spring/Shutterstock.com

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Bibliothèque et Archives Canada, 2016
ISBN : 978-2-89758-139-8
ISBN EPUB : 978-2-89758-140-4
ISBN PDF : 978-2-89758-141-1

Imprimé au Canada
1re impression, juin 2016



Guy Saint-Jean Éditeur est membre de
l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL).

SANDRINE CAMPESE

94 dessins pour ne plus faire de fautes



Avant-propos

Difficile, le français ? C'est peu dire ! Chaque règle de grammaire, ou presque, a ses exceptions. Admettons-le : l'accord des participes passés est un véritable casse-tête. Et la conjugaison ! Pourquoi les verbes ne se comportent-ils pas tous de la même façon ? Quant à la concordance des temps, quelle torture ! En orthographe, ce sont les homonymes, les paronymes, les consonnes doubles, les lettres muettes et les accents qui nous mènent la vie dure. On a donc inventé, dès le XIXe siècle, des phrases amusantes pour venir au secours des écoliers. Ainsi, « Mais où est donc Carnior ? », pour ne citer que la plus connue, a permis de retenir sans peine les conjonctions de coordination, *mais*, *ou*, *et*, *donc*, *car, ni, or* !

Ces moyens mnémotechniques sont surtout efficaces pour dresser des listes. La preuve, on ne répertorie pas moins de 50 phrases différentes pour énoncer l'ordre des planètes du système solaire ! Comment ne pas y trouver son bonheur ? L'orthographe de certains mots est également facilitée par quelques formules astucieuses. Par exemple : « Nourrir prend deux "r", car on se nourrit plusieurs fois. »

Cependant, l'exercice a ses limites.

D’abord, en s’appuyant sur des sonorités communes entre les mots, certaines phrases peuvent induire en erreur. Qui sait si les adultes qui confondent aujourd’hui « ou » et « où » n’ont pas pris les aventures de Carnior un peu trop à la lettre ? Ensuite, on tourne vite en rond. Il est souvent question de chapeau pour l’accent circonflexe (« Le chapeau de la cime est tombé dans l’abîme »), d’ailes pour les deux « l » (« L’hirondelle prend deux “l”, car elle vole avec ses deux ailes ») et de pieds pour les deux « p » (« Échapper prend deux “p”, car on s’échappe mieux avec deux pieds »). Ironie du sort, d’autres formules, trop longues ou trop tirées par les cheveux, sont parfois plus compliquées à apprendre que la règle elle-même !

Surtout, ces astuces, comme les règles de français, continuent de faire appel à l’intellect. Et si l’orthographe parlait à votre intuition ? Et si l’essence des mots s’appréhendait par les sens ? Et si l’image, dont on dit qu’elle vaut mille mots, se substituait à l’écrit ?

De ce questionnement est née l’idée d’associer la plume et le pinceau, ressuscitant une vieille technique nommée *mnémographi*e, où le suffixe *-graphie* s’entend au sens de « dessin ».

Au XIXe siècle, le moine allemand Gregor von Feinaigle l'utilisait pour enseigner à ses élèves des événements historiques. En seulement trois coups de crayon, il a notamment représenté la rencontre entre le grand vizir et le général Kleber lors de la campagne d'Égypte menée par Napoléon Bonaparte.

Pour appliquer cette méthode à l'orthographe, il a suffi de dresser la liste des mots qui sont le plus souvent mal écrits, de déterminer la lettre à l'origine de la difficulté et de la remplacer par un symbole ou un objet. Bien sûr, chaque élément devait avoir du sens et s'intégrer parfaitement au mot, pour que l'image soit à la fois compréhensible, mémorisable et agréable à regarder.

Ouvrons le champ des possibles ! Les plus « visuels » devraient vite s'y retrouver. Les autres auront besoin de solliciter leur imagination. Une légende est là pour les guider. Quant aux inconditionnels du texte, ils se tourneront vers l'explication qui se propose de justifier, étymologie à l'appui, l'orthographe et le sens de nombreux mots, lesquels n'ont cessé d'évoluer au fil du temps. De quoi alimenter le débat sur la nécessité de corriger ou non quelques anomalies orthographiques et, plus globalement, de simplifier le français,

à la suite des rectifications de l'orthographe proposées par le Conseil supérieur de la langue française.

Qu'ils soient d'origine latine, grecque, anglaise, italienne ou arabe, les mots de ce livre se mettent en scène pour vous divertir. Oubliez les mauvais souvenirs ! Ils n'ont qu'une seule idée en tête : se faire pardonner. Regardez-les, ils ont revêtu leurs plus beaux atours, se montrent sous leur meilleur jour. Ne sont-ils pas beaux, nos mots ? Alors, laissez-vous séduire…

N. B. Les mots suivis d'un astérisque sont également traités dans le livre.

Accueil

Par un jeu de miroir, le nom *accueil* révèle un autre nom qui lui est lié : *lieu*. Qu'on lise à l'endroit ou à l'envers, il n'est plus possible de se tromper : le « u » suit immédiatement le « c ». Est-ce parce que le nom *accueil* évoque le seuil d'une porte et le confort d'un fauteuil qu'il est maladroitement orthographié « acceuil » ? Si l'astuce ci-contre permet de ne plus inverser le « u » et le « e », il faut néanmoins savoir qu'*accueil* ne s'est pas toujours écrit avec deux « c ». Au XIIIe siècle, l'*acueil* désignait une assemblée, un lieu de réunion. Par la suite, il a pris le sens actuel que l'on retrouve dans l'expression « faire bon accueil », éliminant au passage la forme « accueillance » qui était alors en usage.

Preuve de l'ancienne graphie d'*accueil*, « Bel Acueil » est un personnage du *Roman de la Rose*, œuvre majeure de la littérature médiévale. Dans ce poème allégorique, il aide le narrateur (l'amant) à conquérir une jeune fille (la rose).

Quel accueil lieu !
dans ce

Avez-vous une connexion wi-fi ?

Connexion

Le nom *connexion* s'écrit avec un « x » en français. Pour ne plus faire d'erreur, il suffit de mémoriser le symbole de la borne *wi-fi* qui, heureux hasard, donne un « x » subliminal ! Nous n'avons pas attendu l'invention du *wi-fi* pour introduire *connexion* dans notre vocabulaire ! Dérivé du latin *connexio*, « lien, enchaînement », ce vieux mot est apparu au XIV[e] siècle dans des domaines aussi variés que l'anatomie, l'électricité et l'électronique. Si nous sommes tentés d'écrire « connection », c'est en raison de l'influence de l'anglais *connection*, que l'on retrouve dans l'expression *French Connection,* organisation mafieuse basée en France qui, dans les années 1970, exportait de l'héroïne aux États-Unis.

En français, *connexion,* en anglais, *connection*. Vous pensez avoir retenu la leçon ? Mais alors, la division s'écrit-elle *section* ou *sexion* ? Seule la première forme est correcte… en français comme en anglais. N'en déplaise aux rappeurs du groupe français *Sexion d'Assaut*, l'orthographe de leur nom n'est que pure invention !

Mise à jour/mise au jour

Pour faire une *mise à jour* via Internet, l'arobas s'est substitué à la préposition « à ». Pour faire une *mise au jour*, la torche d'un archéologue découvre le « u » de la préposition « au ».

Une préposition d'écart – « à » ou « au » – et vous changez complètement le sens de vos propos ! *Mettre au jour* s'est formé sur le modèle de « voir le jour », au sens de « donner naissance » et, par extension, de « rendre publique une chose qui était dissimulée » (mettre au jour la tombe d'un pharaon). La différence avec la locution *mettre à jour*, c'est que cette dernière s'applique à quelque chose qui existe déjà, que l'on met en règle (mettre ses comptes à jour), et plus récemment que l'on « rafraîchit » (une page Web, un statut sur un réseau social, etc.). Ultime astuce : la *mise au jour* peut être remplacée par « découverte », et la *mise à jour* par « actualisation ».

C'est l'ingénieur américain Ray Tomlinson, inventeur du courriel, qui eut en 1971 l'idée d'employer le symbole « @ » de l'arobas pour séparer le nom de l'utilisateur du nom du domaine de messagerie.


mise @ jour
MISE AU JOUR

La GENT féminine

Gent

Employé comme nom, *gent* est toujours féminin singulier. Pour se souvenir de son genre, on imagine un « T » tracé comme une croix surmontée d'un cercle, symbole du sexe féminin.

À l'origine, la *gent* désignait la nation et, dès le XVIIe siècle, la race. Ainsi, dans sa fable *Le Chat et un vieux rat*, La Fontaine nommait les petits rongeurs (rats et souris) la « gent trotte-menu ». Par la suite, la *gent* a cédé la place aux « gens », masculin pluriel. Pourtant, *gent* a subsisté dans le style littéraire où « gent féminine » et « gent masculine » sont les emplois les plus courants. Enfin, il ne faut pas confondre le nom *gent* avec l'adjectif *gent*, qui signifie « gracieux, joli » et prend un « e » au féminin (gente dame). Également vieilli, il a peu à peu été remplacé par « gentil ».

Le « t » du nom *gent* est muet, ce qui permet de le distinguer de la *jante*, utilisée dans un domaine moins poétique : la mécanique !

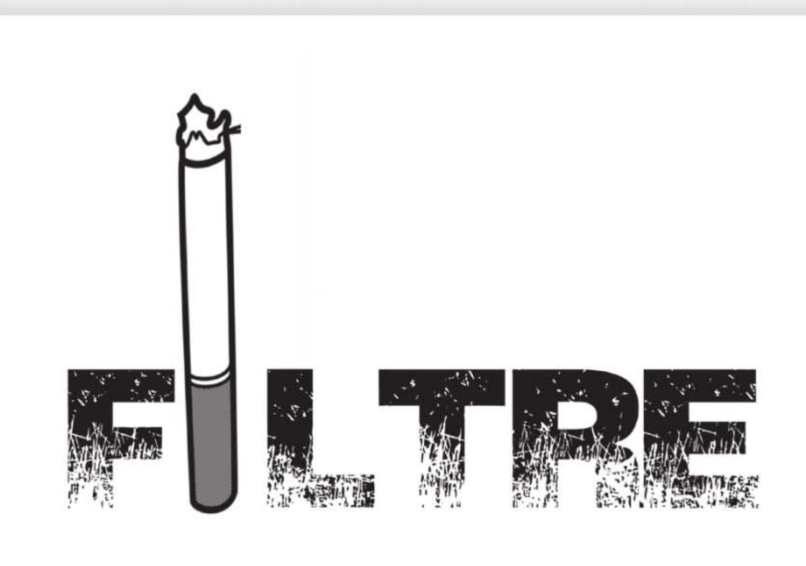
Obnubilé

Pourquoi écrire « omnibulé », alors que c'est la syllabe « nu » qui entre dans la composition d'*obnubilé* ? Pour ne pas l'oublier, on imagine deux « B » fiévreux et affolés à la vue d'un « nu ».

Pris au pied de la lettre, le verbe *obnubiler* veut dire « couvrir de nuages ». En effet, on reconnaît dans la racine latine *obnubilare* le préfixe *ob-* (devant) et le nom *nubes* (nuage). Il n'est donc pas composé du préfixe *omni-* (tout), que l'on retrouve dans *omnibus*, sans doute à l'origine du barbarisme « omnibulé ». Par le passé, le mot a signifié « perdre connaissance » puis au figuré « obscurcir les facultés de l'esprit ». Aujourd'hui, être *obnubilé*, c'est être hypnotisé, obsédé par quelque chose ou par quelqu'un.

Le préfixe *ob-* est présent dans d'autres mots de la langue française comme *objet*, littéralement « jeter devant », *obéir*, *obèse*, *obliger* ou encore *oblong*. En revanche, il est absent du nom obélisque* !

OBNUBILÉ



PHILTRE



Filtre/Philtre

Un « I » qui forme le filtre d'une cigarette, un « H » qui épouse les contours d'une fiole contenant une étrange potion. Voilà comment distinguer les homonymes *filtre* et *philtre*, dont l'origine est… magique !

Issu du grec *philtron*, « moyen de se faire aimer », le *philtre* – qui jadis* s'écrivait « filtre » – désigne un breuvage propre à inspirer de l'amour. Par extension*, on parle de philtre de jeunesse et, dans les aventures d'Harry Potter, de philtre de paix, de confusion ou encore de mort vivante ! Quant au *filtre*, d'origine médiévale, il est d'abord apparu sous la graphie *filtrum* dans le vocabulaire des alchimistes, pour désigner le dispositif à travers lequel on fait passer un liquide afin de le débarrasser de ses impuretés.

« F » ou « PH » ? L'usage est souvent hésitant. Conformément à son origine grecque *phantasma* (apparition), *fantasme* s'est d'abord écrit « phantasme ». Désormais, c'est l'orthographe de *nénuphar* qui est contestée : issu du persan *nilufar*, le mot devrait s'écrire « nénufar ».

Câlin

Deux bras ouverts qui semblent étreindre la lettre « a ». Pouvait-on rêver plus doux moyen de représenter l'accent circonflexe de *câlin* ?

Selon toute vraisemblance, le nom *câlin* est issu du verbe normand *caliner*, qui caractérise les animaux qui se reposent à l'ombre pendant les fortes chaleurs. Littéralement, le *calin* est un « éclair de chaleur ». Une bien jolie définition qui fait écho au sens actuel de « gestes tendres et caresses ». Il ne vous a pas échappé que l'accent circonflexe sur le « a » n'a pas toujours été là. Il a été ajouté au XIX[e] siècle pour respecter le « a long » de la prononciation dialectale. Il est d'usage sur tous les dérivés : câliner, câline, câlinerie. Sans accent, un *calin* désigne l'étain de Siam et de Malacca dont on fait les boîtes à thé.


Tu veux un
câlin
?

le gène décodé



Gêne/Gène

Un brin d'ADN s'est placé sur le « e » de *gène*. Pendant ce temps, l'émoticône se vexe, mimant la *gêne*… et son accent circonflexe !

Avec une simple différence d'accent, on pourrait croire que *gêne* et *gène* sont de la même famille, mais il n'en est rien. Cinq siècles séparent ces deux noms ! Le premier, apparu au XIVe siècle, est issu de l'ancien français *géhenne*, « torture », terme dont se sert la Bible pour désigner l'enfer. Depuis, la gêne s'est quelque peu « adoucie ». C'est un malaise physique ou moral provoqué par une situation inconfortable. Le second a été inventé par le biologiste danois Wilhelm Johannsen au début du XXe siècle. Formé à partir du grec *genos*, « naissance », il désigne l'élément du chromosome qui produit et transmet les caractères héréditaires.

Elle a beau avoir un ancêtre commun avec *gène*, la *genèse* ne prend pas d'accent sur le premier « e », ni dans ses dérivés scientifiques comme *ostéogenèse* (création de tissu osseux).

Oxymore

Un ou une *oxymore* ? Il serait dommage d'en donner un bel exemple et de se tromper sur son genre ! *Oxymore* est masculin, et pour s'en souvenir, on visualise à la place de la syllabe « xy » les chromosomes mâles XY.

Oxymore s'est d'abord écrit « oxymoron », conformément à sa racine grecque *oxumôron*. Cette figure de style, très prisée dans la littérature et dans la publicité, repose sur une alliance de mots contradictoires qui vise à produire un effet de surprise. Le nom *oxymore* est en soi un oxymore, car, au sens figuré, *oxu* désigne ce qui est fin, spirituel ; et *môros*, ce qui est sot, stupide.

Quelques *oxymores* célèbres : cette obscure clarté (P. Corneille, *Le Cid,* 1637), un silence éloquent, la violence ordinaire. Quant aux expressions « guerre propre », « porno chic » et « croissance zéro », elles semblent tout droit sorties de la novlangue de George Orwell !

(un) OXYMORE

poids

Poids

Encore dans le ventre de sa mère pour quelques mois, l'enfant à naître pèse déjà son petit *poids* ! C'est pourquoi le « s » final de ce nom dessine la silhouette d'une femme enceinte.

Le français comporte de nombreux mots qui ont été « relatinisés » entre le XVIe et le XVIIe siècle, c'est-à-dire qu'on leur a ajouté une ou plusieurs lettres venant de leur racine latine. Avec *poids*, nous sommes en présence d'une relatinisation ratée ! Certains ont cru que *poids* était issu du latin *pondus* et ont ajouté un « d » au nom qui s'écrivait alors *pois*. Mais il n'en est rien : *poids* vient du latin *pensus*. Par conséquent, *poids* devrait s'écrire *pois*, conformément à son étymologie réelle et à son dérivé *peser*. Quant à *poids*, qui désigne « ce qui pèse », on le trouve dans des associations qui frisent l'oxymore* (poids plume, poids mort) ou le pléonasme (poids lourd, à propos d'un camion).

Le problème, si *poids* redevenait « pois », c'est qu'on le confondrait avec le légume de forme ronde qui peut être petit, chiche, gourmand ou cassé !

Gabarit

Qu'il soit grand ou petit, c'est par un « t » que se termine *gabarit*. Et pour se signaler, il prend la forme d'une toise, qui, heureux hasard, contient aussi la lettre « t » !

D'origine provençale, le *gabarit* est d'abord un terme de marine, signifiant « modèle d'un bateau à construire ». Répandu dans d'autres corps de métiers comme l'architecture, la couture ou l'informatique, il désigne un modèle servant à construire un objet, puis la forme et les dimensions de cet objet, déterminées à l'avance. Appliqué à une personne, le gabarit est synonyme de taille ou de stature, qui varie selon les morphologies. Ainsi, pour courir le rallye Dakar à moto, le Marocain Harite Gabari a forcément un fort gabarit ! *Gabarit* s'utilise aussi au figuré pour « genre, qualité ». Exemple : « Ces deux ouvrages sont du même gabarit. »

D'autres mots, à l'instar de *gabarit*, se terminent par *-it :* appétit*, délit, écrit, frit, interdit, lit, profit, réduit, répit, subit, etc.

Gabari

amener
son enfant
à l'école

apporter
des oranges
en prison

Amener/Apporter

Il vaut mieux *amener* son enfant à l'école que de lui *apporter* des oranges en prison ! Les jambes de l'adulte et de l'enfant forment le « m » d'*amener*. Deux mains tenant chacune une orange épellent les deux « p » d'*apporter*.

On reconnaît dans *amener* et *apporter* les verbes *mener* et *porter*. Ce sont eux qui vont nous aider à employer correctement leurs dérivés. *Amener* signifie « mener vers » et se construit principalement avec des « animés » : êtres humains et animaux, voire, dans le futur, extraterrestres et robots ! *Apporter* signifie « porter à » et concerne les « inanimés », autrement dit les choses concrètes (apporter des fruits) ou abstraites (apporter de l'aide).

Mais alors, est-il correct d'*amener* sa voiture chez le garagiste ? C'est pourtant bien un objet. Oui, mais dans ce cas précis, il n'est pas nécessaire (et surtout pas possible) de porter une voiture pour la déplacer. Il suffit de la conduire. C'est pourquoi le verbe *amener* convient ici. On retrouve cet emploi dans la marine, où l'on amène les voiles, c'est-à-dire qu'on les tire à soi.

Prêt/Près

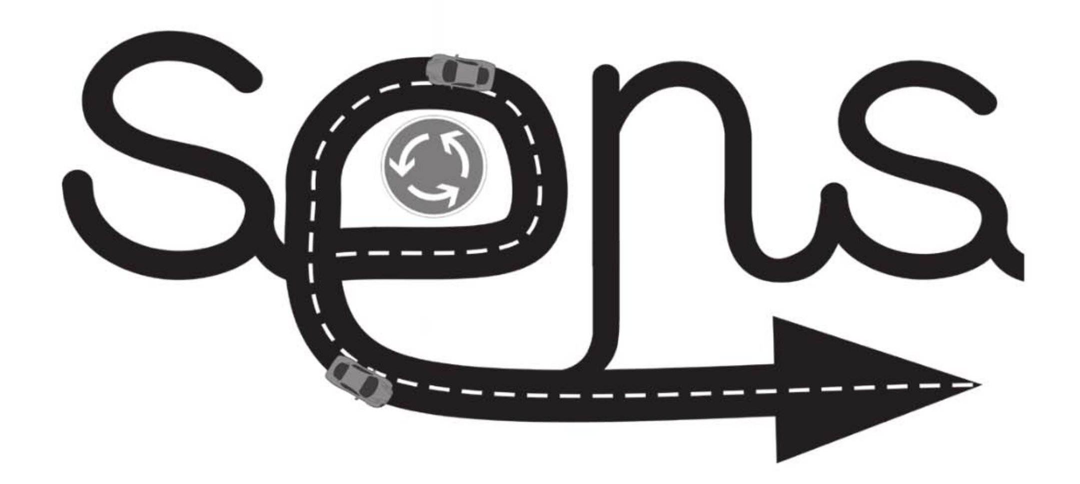
Preuve qu'on est *prêt* : une cravate impeccablement nouée sur un col de chemise aux bords évasés suggère un « T ». Preuve qu'on est *près* : un « 5 » semblable à un « S » indique le nombre de kilomètres avant l'arrivée.

Prêt vient du latin *praestus*, et s'est d'abord écrit *prest*, avant que le « s » ne disparaisse au profit d'un accent circonflexe sur la voyelle précédente. Il signifie « disposé à ». Issu du latin *presse*, « comprimé, serré », *près* signifie « dans le voisinage de ». L'idée de proximité se retrouve au sens propre comme au figuré (être près de ses sous).

Par le passé, *prêt* se construisait parfois avec la préposition « de ». « Qu'il vienne me parler, je suis prêt de l'entendre », écrivait Racine, car il sous-entendait : je suis prêt à l'acte de l'entendre. Désormais, chacun se construit avec sa propre préposition : « prêt à », « près de », c'est aussi simple que ça !


PRÊT
À PARTIR


KM
PRÈS
D'ARRIVER



dessus
dessous

Sens dessus dessous

C'est le nom *sens* qui entre dans la composition de la locution « sens dessus dessous ». La preuve : le « e » forme la boucle d'une autoroute qu'il est interdit de prendre à contresens !

Voici une belle querelle de grammairiens ! À l'origine, l'expression s'écrivait « *c'en* dessus dessous », par exemple chez Rabelais, ce qui revenait à « mettre dessus *ce* qui était en dessous ». Les uns ont pris *c'en* pour la préposition *sans*. Le grammairien français Vaugelas fut un de ceux-là. Il considérait que « la confusion est telle, l'ordre est tellement renversé qu'on ne reconnaît plus ce qui devrait être au-dessous » (*Remarques sur la langue française*, 1647). Les autres ont pris *c'en* pour le nom *sens*. En 1860, Pierre Larousse justifie cette orthographe de la manière suivante : « Ce qui était ou devait être en un sens (dessus) est en *sens* tout contraire (dessous). »

Pourtant contemporain de Larousse, Jules Verne a suivi l'avis de Vaugelas en publiant en 1889 un roman d'anticipation intitulé *Sans dessus dessous*.

Indemne

En plus de sauver des vies, la ceinture de sécurité nous sert à mémoriser le « n » d'*indemne*. Lui non plus, il ne faut pas l'oublier…

Indemne est formé sur le latin *indemnis*, où l'on reconnaît le préfixe privatif *in-* accolé au nom *damnum,* « dommage », qui a donné le verbe *damner*. Connaissant son étymologie, il est facile de deviner qu'est *indemne* ce qui n'a pas subi de dommage, sens qui a subsisté jusqu'à nos jours. On comprend mieux d'où vient ce « n » qui, à tort, se transforme en « m ». Être indemne, c'est être sain et sauf ou intact, pour un objet. Le terme s'emploie en droit à propos d'une personne qui n'a pas éprouvé de dommage physique ou qui n'a pas subi un préjudice moral.

L'autre moyen de se souvenir qu'*indemne* s'écrit avec un « m » suivi d'un « n », c'est de penser à ses dérivés comme « indemniser » et « indemnité ». Celui qui sort indemne d'un accident peut-il être indemnisé ?


INDEM E

COLLISION

COLLUSION

Collision/Collusion

Attention à la tête ! Une pierre est sur le point d'entrer en *collision* avec un homme, droit comme un « i ». Pendant ce temps, une poignée de main malhonnête mime le « u » de *collusion*.

Parce qu'ils n'ont qu'une voyelle de différence, *collision* et *collusion* sont parfois confondus. Pour être plus précis, il arrive que *collision* soit employé à la place de *collusion*. Or les deux noms sont parfaitement distincts. *Collision* est issu du latin *collisio*, « heurt », et désigne un choc entre deux corps qui se rencontrent. *Collusion* vient quant à lui de *collusio*, « entente frauduleuse, secrète ». Dans le langage juridique, c'est une entente secrète entre deux ou plusieurs personnes pour nuire à un tiers, ce qui est puni par la loi. Dans le langage courant, la collusion désigne tout accord secret visant à tromper quelqu'un.

Collision fait également partie du vocabulaire plus technique de la musique, de la linguistique ou encore de la physique nucléaire à propos d'un choc entre particules !

Plaidoyer/Plaidoirie

Retourné, le symbole de la paix est un « Y » parfait, présent dans le nom *plaidoyer*. Impossible de le confondre avec la *plaidoirie*, où le « i » est la bavette de l'avocat.

Encore deux noms qui jadis n'en formaient qu'un ! *Plaidoyer* et *plaidoirie* sont tous deux dérivés du vieux verbe *plaidoyer*, depuis remplacé par « plaider ». Par le passé, *plaidoyer* consistait à défendre une cause en justice. De nos jours, seule la *plaidoirie*, exposé oral fait par un avocat devant les juges, a conservé l'héritage juridique. Le plaidoyer est devenu l'argumentation en faveur d'une personne ou d'une idée (plaidoyer pour la paix). Il existe aussi des plaidoyers « contre », comme le *Plaidoyer contre la peine de mort* de Victor Hugo (1848).

Créé en 1958 par l'Anglais Gerald Holtom, le symbole de la paix, « ☮ », était à l'origine l'emblème du désarmement nucléaire. En effet, dans l'alphabet sémaphore, les deux branches qui pointent à gauche et à droite signifient « N » et la barre centrale « D », ce qui donne *Nuclear Disarmament*.



PLAIDOYER

pour la paix


le corps
exsangue
du blessé

Exsangue

Cet adjectif est souvent écorché en « exangue ». Symbolisé par le tuyau d'une poche de sang, le « s » d'*exsangue* ne sera plus aux abonnés absents !

Oublier le « s » d'*exsangue* reviendrait à le vider de son sang, pardon, de son sens ! L'adjectif est issu du latin *exsanguis*, formé du nom *sanguis* (sang) auquel on a ajouté le préfixe *ex-* (hors). Au sens propre donc, ce qui est exsangue n'a pas de sang. Emprunté au vocabulaire médical (chair exsangue), l'adjectif permet de décrire des personnes dont le visage, les lèvres ou encore les mains sont exsangues, c'est-à-dire d'une pâleur extrême. Au figuré, il caractérise ce qui n'a plus de vigueur. On parle ainsi d'un pays ou d'une économie exsangues.

Le meilleur moyen de bien écrire *exsangue*, c'est encore de bien le prononcer. Pour ce faire, il suffit de détacher le « x » du « s » et de dire [eksangue].

Pouls

On peut aller chez le médecin pour massacrer ses poux ou pour mesurer son *pouls*. Dans le second cas, on n'oublie pas d'écrire (sans la prononcer) la lettre finale : un « s » comme dans… stéthoscope !

Pouls fait partie de ces nombreux mots dont la forme a varié au fil du temps. D'abord écrit *pous*, *pouls* a gagné un « l » au XVIe siècle, en référence à sa racine latine *pulsus*. Le terme, employé en médecine, désigne le battement des artères et, par extension, l'endroit où l'on « tâte le pouls ». Au figuré, « prendre le pouls » revient à évaluer une situation. Dans les médias, à la moindre crise et durant les campagnes électorales, des sondages et des baromètres prennent régulièrement le pouls de l'opinion publique.

Les lettres « l » et « s » de *pouls* ne se prononcent pas. Des lettres muettes apparaissent dans d'autres noms ayant été « relatinisés » dès le XVIe siècle comme *puis*, *tens* et *cors*, devenus « puits* », « temps » et « corps » conformément au latin *puteus, tempus* et *corpus*.

Laissez-moi
prendre votre
POULS

proscrire

un traitement



Prescrire/Proscrire

Le docteur *prescrit* – avec un « e » encapsulé dans une gélule – un médicament à son patient. La loi *proscrit* – le « o » étant un panneau de sens interdit – certains comportements.

Prescrire, *proscrire*, pas de doute, ces deux paronymes ont le verbe *écrire* en commun (*scribere* en latin). Littéralement, *prescrire*, c'est « écrire en tête », et donc « mettre en avant ». On le rencontre d'abord en droit, où il signifie « libérer quelqu'un d'une obligation » (d'où « prescription »), puis en médecine pour « indiquer un traitement ». *Prescrire* est donc assez prévenant, là où *proscrire* est plutôt inquiétant. En effet, dans l'histoire romaine, *proscrire* consistait à condamner à mort sans forme judiciaire, en affichant publiquement les noms des condamnés. Par la suite, *proscrire* a pris le sens de « chasser, éloigner quelqu'un » et enfin de « rejeter, abolir un usage » (proscrire la liberté, l'ennui). Il est aujourd'hui synonyme du verbe *interdire*.

Ironie du sort, ce sont les médecins, qui ne savent pas toujours écrire lisiblement, qui passent le plus de temps à *prescrire* !

Pause/Pose

Deux rectangles verticaux, tel un « u » subliminal, symbolisent la *pause*. Dans l'objectif de l'appareil photo se profile le « o » de *pose*. Ces images en tête, vous saurez une bonne fois pour toutes sur quel bouton appuyer !

Le nom *pause* découle du latin *pausa* et désigne l'interruption momentanée d'une action. Le nom *pose* vient du verbe latin *poser,* qui signifie « s'arrêter » et, par extension, « mettre en place » (poser une étagère). On comprend ainsi le sens de « prendre la pose ». On remarquera que *pose* prend un « o » comme « posture » et « position », deux noms qui lui sont liés. Veillons à ne pas confondre le « temps de pause » avec le « temps de pose » : pendant le temps de pose d'une couleur, la coiffeuse négocie son temps de pause avec sa supérieure.

faire une

pause

prendre la

pose


dile e
mer ou montagne ?

Dilemme

Ah, la destination des prochaines vacances ! Un choix qui prend parfois des allures de dilemme. Si certains sont plus « montagne » que « mer » (ou l'inverse), tout le monde sera au moins d'accord sur une chose : les deux « m » de *dilemme*.

C'est assez rare pour être souligné, *dilemme* s'est toujours écrit « dilemme ». Certes, les langues antiques le faisaient finir par un « a », mais les deux « m » ont toujours été là. Signifiant « double proposition » en grec, un dilemme est un choix difficile ou douloureux entre deux solutions aussi insatisfaisantes l'une que l'autre.

Le *dilemme* le plus célèbre est celui imaginé par Pierre Corneille dans *Le Cid* (1637), où le personnage de Rodrigue doit choisir entre venger son père et perdre la femme aimée ou laisser son père déshonoré et épouser sa promise. Près de quatre siècles plus tard, on parle toujours de « dilemme cornélien » !

Sabbatique

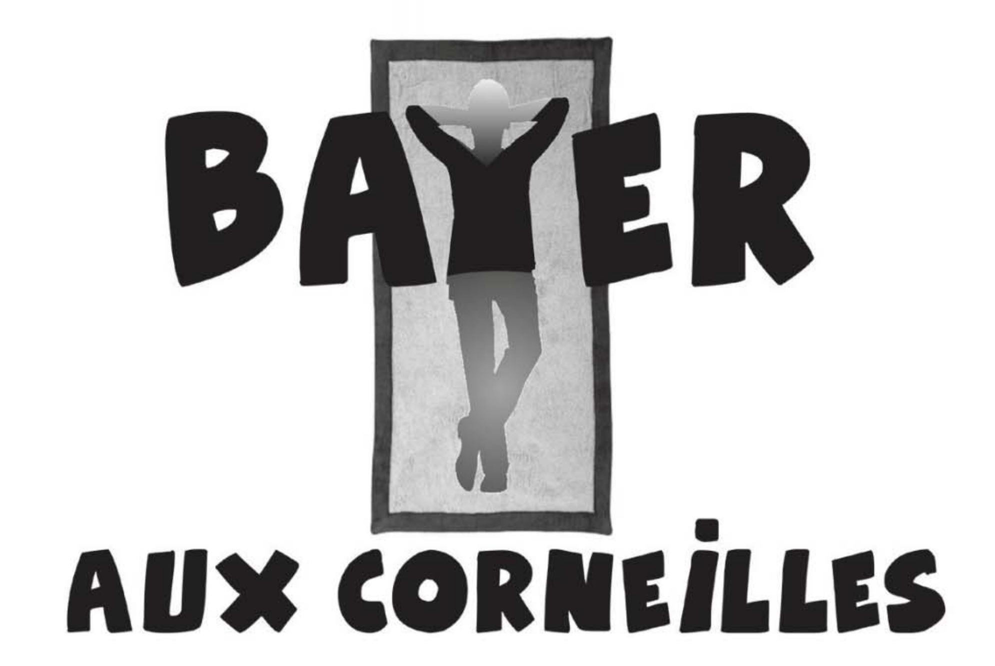
Qui n'a jamais rêvé de prendre une année *sabbatique*, de partir du jour au lendemain ? Mais avant de tout quitter, n'oubliez pas les deux b… onnets de votre maillot de bain !

À l'origine, l'année *sabbatique* était la septième année pendant laquelle les juifs laissaient reposer la terre et n'exigeaient pas les créances. Puis, au XXe siècle, l'expression a pris le sens de l'anglais *sabbatical year*, année de congé accordée tous les sept ans aux professeurs d'université aux États-Unis, au Canada et dans d'autres pays. Dans d'autres secteurs d'activité, on peut solliciter un congé sabbatique (sans solde ou à traitement différé) de 3 à 12 mois, sans perdre son emploi.

Voyager, créer son entreprise, élever ses enfants, mener un projet personnel ou tout simplement se reposer : quelle qu'en soit la raison, l'année *sabbatique* est forcément… sympathique !



une année sabbatique


BAYER
AUX CORNEILLES

Bayer (aux corneilles)

C'est le verbe *bayer*, et non « bâiller », qui compose l'expression *bayer aux corneilles*, illustrée par une personne allongée, les bras derrière la tête, se prélassant comme un « Y ».

Bayer est un vieux verbe issu du latin *batare*, fondé sur l'onomatopée *bat*, jadis utilisée pour reproduire le bruit que l'on fait en ouvrant la bouche. *Bayer* signifie donc « ouvrir tout grand ». Depuis le XVII[e] siècle, à cause de la concurrence de *bâiller*, il n'existe que dans la tournure *bayer aux corneilles,* qui signifie « rêvasser, perdre son temps à regarder en l'air niaisement ». *Bâiller*, qui vient aussi de *batare*, consiste à ouvrir la bouche sous l'effet de la fatigue, de la faim ou encore de l'ennui. Par extension, il exprime le fait d'être entrouvert, mal fermé ou mal ajusté. On parle ainsi d'une robe qui bâille ou d'une porte entrebâillée.

Abîme

Cette image est un clin d'œil à une phrase mnémotechnique bien connue : « Le chapeau de la cime est tombé dans l'abîme ». Ici, l'accent circonflexe d'*abîme* creuse l'abîme dans lequel tombe le mot, si l'on peut dire, « tête » la première !

Dérivé du latin *abyssus*, le nom a d'abord désigné l'enfer et les profondeurs de l'océan, entrant en concurrence avec *abysse**, de même origine. Puis, il s'est spécialisé au sens de « cavité profonde ou sans fond ». Il s'emploie également au figuré comme synonyme de « fossé ». Exemple : « Il y a un abîme entre lui et moi. » Retrouvant son « y » étymologique, la forme *abyme* se rencontre dans l'expression « mise en abyme », procédé artistique et littéraire de répétition en miroir, mais réduite, du sujet ou de l'action.

D'un point de vue étymologique, l'expression « abîme sans fond », que certains journalistes utilisent, est un pléonasme puisque sa racine latine vient du grec *abussos*, qui veut dire… « sans fond » !

TOMBER DANS L'



ABYSSE

Abysse

Les jambes palmées du plongeur qui descend dans les profondeurs sous-marines forment le « y » du nom *abysse*.

De même origine qu'*abîme**, *abysse* s'emploie au pluriel à propos des zones profondes des océans, où la lumière du soleil ne parvient plus et où les températures sont extrêmement froides. Imaginez, les abysses commencent à 2000 mètres de profondeur alors que le record du monde actuel de plongée, détenu depuis septembre 2014 par l'Égyptien Ahmed Gamal Gabr, est de 332,35 mètres ! Cela dit, il vaut peut-être mieux que l'homme ne se retrouve jamais nez à nez avec un « monstre des abysses », comme on surnomme les créatures marines vivant dans les eaux très profondes et dont l'allure est souvent effrayante !

L'adjectif *abyssal* signifie « profond », au sens propre comme au figuré (un déficit abyssal), et caractérise également ce qui est insondable (une bêtise abyssale).

Parallèle

« Les skis bien parallèles ! » répètent inlassablement les moniteurs à leurs élèves. Cette consigne n'a pas fait de vous un as de la poudreuse ? Qu'importe ! Grâce à elle, vous saurez enfin quelle consonne doubler dans le mot *parallèle*.

Ici, pas de piège : l'orthographe de *parallèle* est directement tirée de ses racines grecque (*parallêlos*) et latine (*parallelus*). Dès le XVIe siècle, l'adjectif s'emploie en géométrie pour qualifier des droites qui ne se rencontrent pas. Par extension, il s'applique à ce qui se développe dans la même direction (vies parallèles), parfois secrètement (polices parallèles). En tant que nom, *parallèle* se rencontre tantôt au féminin (la ligne droite parallèle), tantôt au masculin (le cercle imaginaire parallèle à l'équateur). Bien sûr, l'orthographe de *parallèle* se retrouve dans ses dérivés : *parallèlement*, *parallélisme*, *parallélogramme*, *parallélépipède*, etc.


les skis bien
parallèles !

FLEXION

extension

Flexion/Extension

« Flexion-extension ! » répète le prof de gym. Si ces deux mouvements sont liés, leur orthographe diffère. Les genoux fléchis forment le « x » de *flexion*, et un ressort le « s » d'*extension*.

Avec son « x », *flexion* vient du latin *flexio*, qui désigne l'action de fléchir. Avec son « s », *extension* vient du latin *extensio*, « allongement ». Ce dernier a d'abord désigné le mouvement par lequel on étend un membre (extension de la main, de l'avant-bras), puis le fait d'occuper l'espace, de s'accroître, en parlant du commerce ou d'une institution. En ce sens, l'extension est proche de l'expansion. Au figuré, l'extension donne une portée plus grande à quelque chose, par exemple la signification d'un mot.

Peloton

Peloton fait partie de ces mots que l'on « mange » pour aller plus vite. Laissons ce privilège aux cyclistes !

Le nom *peloton* n'est autre que le diminutif de *pelote*, « boule formée avec du fil enroulé » et, par extension, « petit groupe de personnes ». Dans le domaine militaire, il désigne une unité de petite taille (un peloton de gendarmes) ; dans le domaine sportif, l'ensemble des concurrents regroupés, et particulièrement les cyclistes qui courent en tête. Le mot est victime d'une « syncope ». Pas le malaise, non, le fait d'être réduit de l'intérieur. Ainsi, *peloton* est souvent prononcé [p'loton], ce qui fait qu'on ne sait plus vraiment comment il s'écrit.

Autres exemples de syncopes, toujours dans le sport : *chelem* est prononcé « ch'lem » dans l'expression « grand chelem ».


PELOTON
de tête


golfe du Mexique
golf

Golf/Golfe

Le golfeur frappe un « e » en guise de balle pour rappeler que le *golf*, sport de plein air, s'écrit sans « e », contrairement au *golfe*, avancée de la mer à l'intérieur des terres.

Tordons le cou à une idée fantaisiste et volontiers sexiste : *golf* n'est pas l'acronyme de *Gentlemen Only Ladies Forbidden* (réservés aux hommes, interdit aux femmes). C'est un nom anglais, d'origine écossaise ou hollandaise, apparu dans notre vocabulaire à la fin du XIXe siècle, lorsque ce sport fut importé en France. Il est donc bien distinct du *golfe,* de l'italien *golfo*, terme de géographie qui s'est généralisé grâce aux récits de voyage du XVIe siècle sur les golfes des Indes orientales ou occidentales, depuis rebaptisées « Amérique ». Avec une majuscule, le Golfe désigne le golfe Persique ou Arabique (ex. : la guerre du Golfe).

Haltère

Est-ce un hasard si l'*haltère* a la forme d'un « H » et commence par un « h » ? Avec un peu de volonté et d'entraînement, son orthographe devient un jeu d'enfant.

Ce n'est pas un culturiste, mais néanmoins un homme de culture, Rabelais, qui introduit en 1534 le nom *haltère* dans notre vocabulaire. Dans *Gargantua*, le géant éponyme fortifiait ses muscles en soulevant au-dessus de sa tête deux masses de plomb de 8 700 quintaux chacune que l'auteur nomma *alteres*. Ce n'est que plus tard que le « h » a été ajouté en référence à la racine grecque du mot, *halteres*, « balanciers pour le saut, la danse », et afin de le distinguer de son homophone *altère*, issu de la conjugaison du verbe *altérer*.

Si l'on se trompe sur le genre du nom *haltère* (on a tendance à le féminiser alors qu'il est masculin), c'est parce qu'il s'emploie essentiellement au pluriel pour désigner l'exercice sportif consistant à soulever des barres de métal munies de poids* à leurs extrémités.

HALTÈRES


UN
ASTÉRISQUE


UN
OBÉLISQUE

Astérisque/Obélisque

Appelons Astérix et Obélix à la rescousse pour retenir le genre des noms *astérisque* et *obélisque*. Ils sont masculins, bien sûr, tout comme les deux personnages créés par René Goscinny et Albert Uderzo !

Signifiant « petite étoile » (*asteriskos* en grec, de *astêr*, « étoile »), l'*astérisque* est représenté par le symbole « * ». Placé à la suite d'un mot, il renvoie à une note de bas de page ; placé devant un mot, il en signale une forme particulière. Quant à l'*obélisque*, il dérive d'un autre diminutif grec, *obeliskos*, soit « petite broche à rôtir ». Le terme s'est appliqué par analogie aux pyramides allongées venues d'Égypte, comme celle érigée place de la Concorde à Paris, ou construites plus récemment, comme le Washington Monument, dans la capitale américaine.

Si le nom d'Astérix a été formé sur *astérisque*, en revanche, celui d'Obélix ne vient pas de l'obélisque, mais d'un autre signe typographique nommé *obèle* (†). Ces choix sont un hommage au grand-père de Goscinny, qui était imprimeur. Il n'en demeure pas moins qu'Obélix, « tout juste un peu enrobé », reste un monument… de bande dessinée !

Héros/Héraut

Qui mieux que Superman pour symboliser le « S » de *héros* ? Mais pas question qu'il vole la vedette au *héraut* à la trompette !

D'abord demi-dieu, le *héros* était un chef militaire de la guerre de Troie tels Ulysse et Agamemnon. Cette notion de surhomme a traversé les époques et imprégné les bandes dessinées américaines. Par la suite, le héros est devenu un homme de grande valeur, digne de l'estime publique, puis le personnage principal d'une aventure. Au Moyen Âge, le *héraut* était un officier chargé de transmettre des messages importants lors de cérémonies publiques. Passé dans le langage littéraire, le héraut est devenu l'annonciateur, le messager, et même l'apologiste, le chantre de quelqu'un ou de quelque chose.

Dans la littérature et le cinéma est apparu « l'antihéros », personnage qui n'a aucun des caractères du héros traditionnel. Quelques exemples : Conan le Barbare, Scarlett O'Hara, Gaston Lagaffe, Homer Simpson et Dexter.



héraut



EXHAUSSER



Exaucer/Exhausser

Un « c » compose l'anse de la lampe du génie capable d'*exaucer* les vœux, tandis qu'un « H » est utilisé comme bretelles pour remonter un pantalon.

Encore une fois, ces deux homonymes ont une origine commune ! Intéressons-nous d'abord à *exhausser*. Le préfixe *ex-* (en dehors) lui confère un sens encore plus fort que le verbe *hausser*. Exhausser, c'est donner plus de hauteur à ce qui a déjà une certaine hauteur ou encore élever une personne en dignité. De ce dernier sens est née la variante *exaucer* pour « satisfaire une demande ». Par la suite, *exhausser* n'a conservé que le sens de « rendre plus élevé ». Ainsi, exhausser un bâtiment, c'est lui ajouter un ou plusieurs étages, exhausser une couleur, c'est la mélanger avec une teinte* plus intense.

On peut également relever la saveur d'un aliment en y ajoutant un *exhausteur* de goût, du sel par exemple.

Conte

Cendrillon quitte le bal à la hâte, perdant sa « pantoufle » au passage. Le pied de la princesse en train de se déchausser, quelle représentation romantique du « N » de conte de fées !

Conte vient du verbe *conter*, qui, au Moyen Âge, ne faisait qu'un avec *compter*. À cette époque, ces deux verbes issus du latin *computare,* « calculer », suggéraient l'idée d'énumérer, de dresser une liste. Ce n'est qu'au XVII[e] siècle que le sens de « calculer » revint exclusivement à *compter* et qu'il s'orthographia sur le modèle de sa racine latine. D'abord histoire vraie, le conte est devenu un récit inventé, souvent merveilleux, transmis oralement puis réécrit au fil du temps. Pour son adaptation de *Cendrillon*, Walt Disney a perpétué la tradition en puisant dans les versions de Charles Perrault et des frères Grimm.

Pantoufles de « verre » ou pantoufles de « vair » ? Perrault les fit en « verre » afin que seule l'héroïne puisse porter ces souliers créés spécialement pour elle par sa marraine la fée. Par souci de réalisme, Balzac crut bon de corriger « verre » en « vair », envoyant ainsi Cendrillon danser avec des chaussures en fourrure !


CONTE
de fées

COMTE
DRACULA



Comte/Compte

Pour croquer le « m » du *comte* Dracula, une chauve-souris prête à s'envoler. Pour suggérer le « p » de *compte*, on insère dans la tirelire une pièce de monnaie.

Comte, du latin *comitem*, s'est écrit « compte » et « conte* » par le passé. D'abord haut dignitaire du royaume, le comte a peu à peu perdu de son prestige. Dans le système féodal, il était celui qui possédait un comté. Aujourd'hui, plus de terre, seul subsiste son titre de noblesse. Du latin *computus*, *compte* s'est également écrit « conte » jusqu'au XIIIe siècle. Qu'il désigne un calcul ou l'état détaillé des recettes et des dépenses, il est utilisé dans de nombreuses locutions figurées comme « avoir son compte », « régler ses comptes », « rendre compte », et des mots composés tels compte-gouttes (avec un trait d'union) et compte rendu (sans trait d'union).

Attention enfin à laisser au *comte* la place qui lui est due dans la hiérarchie des titres de noblesse du Moyen Âge ! Par ordre d'importance : écuyer, chevalier, baron, vicomte, comte, marquis, duc, prince.

Fonds

Un fonds d'investissement, ce n'est pas tout à fait la même chose qu'un fond d'écran ! Quand *fonds* a le sens de « ressource », il suffit de penser au symbole du dollar pour souscrire au « s » final.

Là encore, *fond* et *fonds* sont à l'origine les deux variantes d'un même mot, qui dérive du latin *fundus*. Ce n'est qu'au XVIIe siècle que chaque forme a pris un sens déterminé. Sans « s », le *fond* désigne la partie basse d'une chose creuse. Avec un « s », le *fonds* est la terre cultivée ou bâtie, et par extension le capital dont on dispose, qu'il soit économique, culturel ou humain. Par conséquent, le *fond* d'une boutique – lieu où se trouve, par exemple, la réserve – se distingue du *fonds* de commerce, « ensemble des biens permettant à un commerçant d'exercer son activité ».

Il existe un troisième homophone, *fonts,* qui ne s'emploie que dans l'expression « fonts baptismaux » pour nommer le bassin du baptême. On retrouve le « t » dans le nom « fontaine », qui est de la même famille.


Un fond$
d'investissement


RACK
BOURSIER


C'est un
RACK
en maths !

Krach/Crack

Pas besoin d'être un *crack* fraîchement certifié par une couronne de laurier pour comprendre qu'un *krach* est un « K » de force majeure sur les marchés financiers !

Krach et *crack* sont deux mots empruntés, le premier au néerlandais, le second à l'anglais. C'est à la suite de l'effondrement des cours de la Bourse à Vienne, le 9 mai 1873, que *krach* est passé dans l'usage courant. Il s'est étendu à la situation d'une banque qui ne peut plus faire face aux demandes de retrait, puis à un effondrement des cours de la Bourse. Apparu dans le vocabulaire du turf (sport hippique né en Angleterre), *crack* a d'abord caractérisé un cheval ou un joueur « digne d'éloge, exceptionnel ». En effet, le verbe anglais *to crack* signifie « faire du bruit », et au figuré « se vanter ». Aujourd'hui, un crack est une personne qui réussit particulièrement bien dans un domaine, sportif ou autre.

Avis aux amateurs de Scrabble ! *Krach* et *crack* ont trois autres homonymes : *craque*, « mensonge » ; *crac*, « bruit d'une chose qui se rompt » ; et *krak*, château fort construit par les croisés en Syrie au XIIe siècle.

Prodigue

Quel objet pour représenter le « u » de *prodigue* ? Un panier percé, pardi ! À présent, vous pouvez régler vos comptes* avec les paronymes *prodigue* et *prodige*.

Prodigue vient du latin *prodigus*, « gaspilleur » et *prodige* de *prodigium*, « miracle ». Vous en conviendrez, ce n'est pas tout à fait la même chose ! Là où le risque de confusion apparaît, c'est qu'il est à la fois question d'enfant *prodigue* et d'enfant *prodige* ! Le premier est un fils de bonne famille qui, après des absences et de l'inconduite, regagne la maison paternelle. L'expression tire son origine d'une parabole de l'Évangile. Le second est un enfant précoce ou surdoué.

Quelques enfants *prodiges* célèbres : Blaise Pascal, Ludwig van Beethoven, Wolfgang Amadeus Mozart et Michael Jackson. Sans oublier le mathématicien allemand Carl Friedrich Gauss, qui aurait appris à lire et à compter à l'âge de trois ans !


Le retour de l'enfant
prodigue



palier

Pallier

Deux « l » en forme d'échasses, il faut bien cela pour *pallier* un problème de taille ! L'unique « l » du nom *palier* est représenté par une porte vue de profil.

Le *pallium* était un manteau dont les Grecs avaient l'habitude de se couvrir. On peut désormais l'admirer sur le Pape. Vous ne voyez pas le rapport avec le verbe *pallier* ? Il est pourtant très étroit. Au sens propre, *pallier* consiste à couvrir d'un manteau (*pallium*) pour cacher, par exemple, ses défauts ! Mais en aucun cas il ne s'agit d'un remède véritable. Pour preuve, en médecine, « pallier un mal », c'est le guérir en apparence (d'où « soins palliatifs »). Autre origine étonnante : c'est la « poêle » qui est à l'origine du *palier*, plate-forme située à chaque étage d'un escalier. C'est sans doute la « forme plate » de l'ustensile de cuisine qui explique cette étymologie.

Ne vous fiez pas aux verbes *parer à* ou *remédier à* ; le verbe *pallier* est transitif : il n'a pas besoin de préposition « à » !

Dysfonctionnement

Pourquoi un « Y » en forme de pince ? Parce que cet outil peut réparer un *dysfonctionnement*, c'est-à-dire un mauvais fonctionnement.

Pour traduire l'idée d'un dommage ou d'une difficulté, c'est bien le préfixe grec *dys-* qui est d'usage. Fréquent dans le domaine médical, il sert à nommer certains maux comme la dysenterie (maladie infectieuse des intestins), la dyslexie (trouble de la lecture), la dysphasie (trouble de la parole), la dysphorie (contraire de l'euphorie) ou encore la dysorthographie (défaut d'acquisition des règles de l'orthographe). Il ne faut pas le confondre avec son cousin latin *dis-* qui exprime la séparation ou le contraire (disparaître, disgrâce, disculper, etc.).

Tous deux de sens négatif ou privatif, les préfixes *dys-* et *dis-* sont parfois en concurrence. Ainsi, le nom *dysharmonie*, « absence d'harmonie », a pour variante *disharmonie*, attestée par l'Académie française depuis 1992.

DYS FONCTIONNEMENT

UNE

AGRAFE

Agrafe

Oubliée, l'envie d'écrire « agraffe » ou encore « agraphe » ! Ne vous compliquez pas la vie : il n'y a qu'un seul « f », symbolisé par une agrafeuse ouverte, dans le nom *agrafe*.

Comme souvent en français, l'orthographe considérée comme fautive aujourd'hui était courante autrefois. Au Moyen Âge, en effet, *agrafe* se rencontrait également sous les formes « agrappe » ou « agraffe » et désignait un crochet servant à soutenir les tentures de tapisserie. L'agrafe servait donc à joindre les bords d'un tissu, avant de devenir le fil métallique replié qui fixe ensemble nos feuilles de papier. En chirurgie, les agrafes destinées à fermer une plaie afin d'en assurer la cicatrisation sont appelées « agrafes de Michel ».

Les verbes *souffler* et *siffler* prennent deux « f » alors que leurs dérivés *boursoufler* et *persifler* n'en prennent qu'un. La « réforme » de 1990 propose d'abolir ces anomalies en mettant deux « f » partout. Certains dictionnaires attestent les deux orthographes.

Tâche

Une série de coches, symbole signifiant « j'accepte », valide une noble cause, tandis qu'une dernière coche, à l'envers, coiffe le « a » de *tâche*.

La logique aurait voulu que ce soit le nom *tâche*, avec son accent, qui désigne une coche. Mais l'histoire en a décidé autrement. En effet, *tâche* vient du latin *taxa*, « prestation rurale », qui a également donné « taxe ». Si l'orthographe du mot a varié – il s'est d'abord écrit *tasche*, puis le « s » a cédé la place à l'accent circonflexe sur le « a » – le sens est resté le même. La tâche désigne un travail déterminé que l'on a l'obligation de faire, et plus généralement une conduite, une mission (la tâche d'un policier). Quant à *tache*, issu du latin *tacca*, il s'applique dès le XIe siècle à une salissure visible, sens qui sera repris neuf siècles plus tard dans les publicités des produits de nettoyage.

Bien entendu, la distinction est également de mise pour les verbes *tacher* et *tâcher* et leurs participes passés.


pour
la
répartition
des
taches


NCRE

Ancre/Encre

Le voilier hisse le « A » de l'*ancre*, tandis que trois cartouches impriment le « E » de l'*encre*. Est-ce bien ancré dans votre tête ?

Encre et *ancre* n'ont rien trouvé de mieux que d'échanger leur orthographe au fil du temps comme l'ont fait, d'ailleurs, les mots *amande* et *amende*. *Encre*, qui s'écrivait « ancre » au XIIe siècle, vient du grec *enkaustikê* qui a créé l'encaustique, peinture préparée avec de la cire fondue. Depuis lors, c'est un liquide noir ou coloré utilisé pour écrire ou pour imprimer. *Ancre*, d'abord *encre* en vieux français, est un emprunt au grec *ankura*, avec l'idée de crochet, de chose recourbée. Assez logiquement, le nom a évolué pour désigner l'instrument de fer à deux dents qu'on laisse tomber dans l'eau pour fixer les bateaux.

Vous remarquerez que l'orthographe « définitive » de chaque mot a fini par se conformer à son étymologie. C'est aussi le cas d'*amande* (du latin *amandula*) et *amende* (du latin *emendare*).

Dessin/Dessein

Un crayon aux allures de « I », dont la mine serait le point, fait un *dessin*. Une cible en guise de « e », pour montrer que le but est atteint, fait à *dessein*.

Avant, *dessin* et *dessein*, c'était blanc bonnet et bonnet blanc ! On les employait indifféremment au sens propre de « représentation graphique » et au sens figuré de « projet, but ». Ce n'est qu'à la fin du XVIIIe siècle que *dessein* a pris son envol, laissant à *dessin* le monopole du crayon et du papier ! Néanmoins, le double sens a survécu dans la forme pronominale *se dessiner* – prendre tournure –, dans le verbe *esquisser* – « faire l'esquisse » mais aussi « jeter les bases de quelque chose » – et dans le nom *motif*, à la fois « sujet d'une œuvre » et « raison d'agir ».

Dessin et *dessein* sont dérivés d'un vieux verbe, *desseigner*, à l'origine d'un nom anglais très en vogue : *design* ! Retour à l'envoyeur : il a gagné notre vocabulaire dans les années 1950. Avec une étymologie aussi française, peut-on réellement le considérer comme un anglicisme ?

DESSIN

dessin

TEINTER



Teinter/Tinter

Teinter ou tinter ? Il y a de quoi s'emmêler les pinceaux ! Dotés tous deux de la fibre artistique, *teinter* contient une palette de peinture et *tinter* une mailloche habillée de peau.

La même idée relie ces verbes dont le sens diffère : la légèreté ! En musique, *tinter*, du latin *tinnitare*, « gazouiller », revient à faire sonner lentement une cloche et, par extension, à produire des petits sons comparés à ceux d'une clochette (tinter un verre). En peinture, *teinter* signifie « couvrir d'une teinte légère », et au figuré il signifie « donner une nuance » (des propos teintés d'ironie).

Ne tombez pas dans le panneau : le verbe *teindre* n'a rien à voir avec le verbe *teinter*. *Teindre* signifie « imprégner d'une substance colorante » et équivaut à « colorer » tandis que *teinter* se rapproche de « colorier ». Conjugaison : je teins, tu teins, il teint (teindre) et je teinte, tu teintes, il teinte (teinter).

A cappella

Il s'étend de tout son long sur une partition et ses deux « p » forment chacun une note, voilà *a cappella* ! « *La grammaire est une chanson douce* », dit Erik Orsenna.

L'histoire des mots est passionnante, et celle de l'expression italienne *a cappella* n'échappe pas à la règle. Le nom *cappella* dérive du latin *cappa*, « manteau ». Comment est-on passé de l'habillement à la musique ? Il manque une note fondamentale ! À l'origine, *cappa* désignait le manteau à capuchon de saint Martin, relique conservée à la cour des rois francs, puis transférée à l'oratoire du Palais-Royal. En quelque sorte, le manteau a donné son nom au lieu qui l'abritait : la « chapelle » était née ! D'abord musique d'église, *a cappella* s'applique désormais à un chant interprété sans accompagnement musical (chanter *a cappella*).

Peut-on écrire « à cappella » ? C'est ce qui est préconisé depuis 1990, au motif que les mots d'origine étrangère doivent suivre les mêmes règles d'accord et d'accentuation que les mots français.


a cappella


BALLADE


BALADE

Ballade/Balade

L'une est aubade, l'autre promenade. Tandis que les ouïes du violoncelle composent les deux « L » d'une *ballade*, le GPS trace d'une traite l'itinéraire d'une *balade*.

Voici l'une des fautes de français les plus courantes : écrire « ballade » au lieu de « balade » ! Il est vrai que ces deux homonymes ont toujours eu une orthographe capricieuse. Jusqu'au XVIe siècle, le nom féminin *ballade* – du provençal *ballada*, « chanson à danse, petit poème chanté » – s'écrivait « balade ». Comme les jongleurs et les mendiants chantaient de ville en ville, le verbe *(se) balader* a fini par signifier « marcher sans but, flâner ». Sur ce verbe s'est formé *balade*, au milieu du XIXe siècle, pour désigner la promenade dans le langage courant.

Quitte à faire une faute, il serait beaucoup plus logique d'écrire « balade » à la place de « ballade » – comme c'était le cas au Moyen Âge –, mais sûrement pas « ballade » à la place de « balade » !

Cymbale/Timbales

Pour bien différencier la cymbale des timbales, deux instruments à percussion, on imagine que le « C » est un disque que l'on s'apprête à frapper et le « T », deux tambours reliés.

D'abord instrument à cordes frappées (remplacé par le clavecin), la *cymbale* est devenue un instrument que l'on percute avec une baguette ou une autre cymbale. Autrefois faite d'airain, elle désignait chez les chrétiens un bruit éclatant et vain. La *timbale* s'est formée, par mimétisme avec *cymbale*, à partir du nom *tamballe*. C'est un tambour composé d'un demi-globe de métal sur lequel est tendue une peau. D'abord dédiée à la musique militaire, la timbale fait partie de l'orchestre classique, mais aussi du folklore cubain, brésilien et catalan, entre autres.

En cuisine, la *timbale* est un moule de forme circulaire et, par extension, la préparation culinaire cuite dans ce moule. On peut déguster des timbales de fruits de mer, de pâtes, de riz, de légumes, etc.


CYMBALE


TIMBALES



une

©ession

COPYRIGHT

de droits

Cession/Session

La session est une séance, la cession une transmission. Avec le « S » de « saxophone », la *session* peut être mélodique, avec le « c » de « copyright », la *cession* est toujours juridique.

Issue du latin *sessio*, la *session* désigne à l'origine le fait d'être assis. Par extension, le terme s'est appliqué à la période pendant laquelle une assemblée délibère. Un tribunal, un parlement ou un jury d'examen se réunissent en session. Bien moins formelles, les sessions acoustiques ont la cote en musique ! Terme 100 % juridique, la *cession*, du latin *cessio*, désigne l'action de céder, de transférer à un autre ce dont on est propriétaire (un droit, une créance, une propriété, un territoire, etc.). Il ne faut pas confondre la *cession* avec la *cessation*, « action de cesser quelque chose ».

En anglais, la *session* se dit aussi *session*, et pour cause, car le nom est directement issu du latin *sessio*, par l'intermédiaire de l'ancien français *sessiun*.

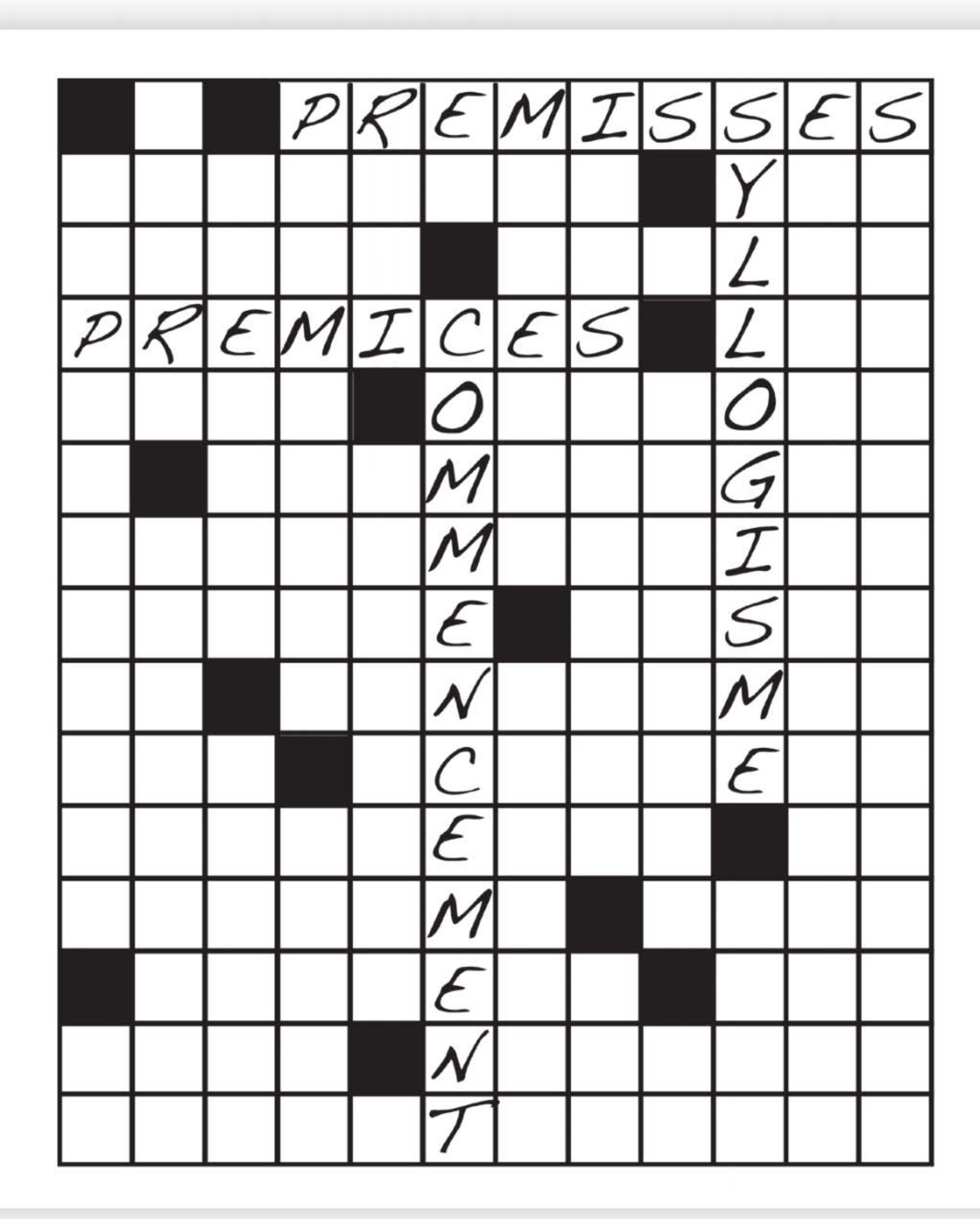
Éclectique

Pour écouter tous les styles de musique, un casque audio suffit. Ce dernier prend la place du premier « c » d'éclectique, à ne doubler sous aucun prétexte !

Éclectique vient du mot grec *eklektikos*, « qui choisit ». Anciennement, les éclectiques étaient des philosophes qui empruntaient des éléments de leur doctrine à différentes écoles, notamment à l'épicurisme ou au stoïcisme. Aujourd'hui, il qualifie une personne qui n'a pas de goût exclusif, qui prend ce qu'il y a de bon dans chaque domaine. On peut être éclectique en littérature, en politique, en religion, etc. Attention ! Ne pas confondre éclectique avec deux mots qui lui ressemblent : *ecclésiastique* – qui nous incite à tort à écrire éclectique avec deux « c » – et *électrique*.

En musique, je suis

éclectique


PREMISSES
PREMICES
SYLLOGISME
COMMENCEMENT

Prémices/Prémisses

Une grille de mots croisés dans laquelle *prémices* croise le « C » de « commencement ». Joueur, le « S » de « syllogisme » s'immisce dans *prémisses*.

Ces deux homophones n'ont pas la même origine. Le nom *prémisse*, du latin *praemissa,* désigne chacune des deux propositions d'un syllogisme. Défini par le philosophe grec Aristote, le syllogisme est un raisonnement logique qui comprend deux propositions, appelées majeure et mineure, et une conclusion. *Prémices*, du latin *primus*, « premier », s'est d'abord employé à propos des premiers fruits de la terre et des premiers-nés d'un troupeau destinés aux offrandes religieuses, avant de prendre le sens figuré de « commencement ».

Le syllogisme le plus connu est : *Tous les hommes sont mortels* (majeure), *or Socrate est un homme* (mineure), *donc Socrate est mortel* (conclusion).

Monopole/Pôle

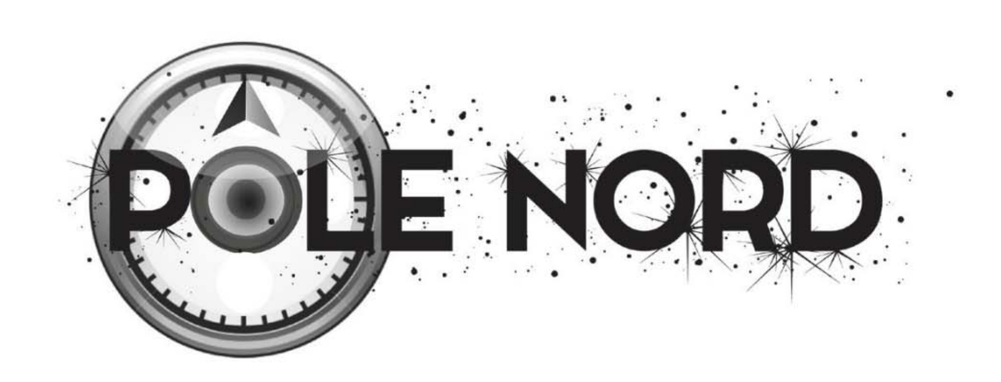
Le nom *pôle* prend un accent circonflexe – représenté ici par l'aiguille d'une boussole –, mais pas *monopole*, sinon vous risquez la prison à vie, du moins au Monopoly !

Comme son nom latin (*polus*) l'indique, le *pôle* est un pivot sur lequel tourne une chose, puis chacun des deux points correspondant aux extrémités de l'axe de rotation de la Terre et, enfin, la région géographique située près d'un pôle. L'origine de *monopole* nous éclaire : on reconnaît le préfixe *mono-*, « seul », aux côtés de *pôlein*, verbe grec signifiant « vendre ». D'abord conjuration ou complot, le monopole a renoué avec son origine économique : « vendre seul ». Dès la Révolution, le monopole était la possession exclusive de quelque chose et, au figuré, le droit exclusif de faire quelque chose. Attention, avec un accent circonflexe « monopôle » est, en physique, un objet possédant un seul pôle : les monopôles magnétiques se distinguent des aimants.

Quels sont les adjectifs qui conviennent au *pôle* Nord ? *Arctique*, *septentrional* et *boréal*. Et pour le *pôle* Sud ? *Antarctique*, *méridional* et *austral*.

MONOPOLE

ACCENT CIRCONFLEXE EN PRISON



Il trouva une échappatoire



Échappatoire

La meilleure façon de se tirer d'un embarras ? Une échelle appuyée sur les barres de deux lettres « p », un tuyau pour terminer : l'échappatoire est toute trouvée !

Le nom *échappatoire* s'est d'abord écrit *eschapatoire* avant qu'au XVIe siècle le « s » ne soit remplacé par un accent aigu, et qu'un « p » ne soit ajouté. Pourquoi deux « p » plutôt qu'un seul ? En référence au verbe latin *excappare* qui a donné « échapper », littéralement « sortir de la chape (*cappa*) », c'est-à-dire « laisser seulement son manteau aux mains du poursuivant ». De nos jours, une échappatoire est un moyen détourné par lequel on cherche à s'échapper d'une situation difficile. Il est proche du faux-fuyant et de la fuite en avant !

Reste à savoir si les femmes et les hommes politiques qui, en interview, cherchent à esquiver une question embarrassante ont déjà retourné leur veste avant de l'abandonner au journaliste…

État/état

C’est l’état d’urgence : les fantômes poursuivent Pac-Man, qui ressemble à s’y méprendre à un « e » minuscule ! Le drapeau de l’État qui flotte au vent a l’air d’un « E » majuscule.

Le nom *état* vient du latin *status*, « position, situation ». Déjà, dans l’Antiquité, il était associé aux noms *civitas* (cité) et *imperium* (souveraineté), mais ce n’est qu’au XIVe siècle qu’il devient l’autorité souveraine qui s’exerce sur l’ensemble d’un peuple, puis le pays qui est sous cette domination. Aujourd’hui, seul l’usage de la majuscule permet de distinguer les deux sens. Par conséquent, écrire « un coup d’état » n’est vraiment pas un coup d’éclat ! Ajoutons qu’en politique « l’état de grâce » suit l’élection d’un nouveau dirigeant à qui l’opinion est majoritairement favorable.

État d'urgence




PUITS

Puits

La manivelle servant à remonter un seau rempli d'eau a cédé la place au « S » de *puits*, qui s'impose au pluriel comme au singulier !

Puits s'est d'abord écrit *puis*. C'est au XVIe siècle qu'on lui ajouta un « t » en référence à sa racine latine *puteus*, « trou, fosse ». Pourquoi ? Pour éviter l'homographie (même écriture) avec l'adverbe de temps *puis*. Le sens étymologique du mot ayant été laissé à « gouffre », *puits* s'est spécialisé. Il est devenu le trou très profond que l'on creuse dans le sol pour en tirer de l'eau ou pour exploiter un gisement (puits de mine, puits de pétrole). De là vient le sens figuré de « grande ressource ». Par exemple, un « puits de science » est une personne très savante et un « puits d'or » une personne très riche.

La liste des puits serait incomplète sans l'intemporel *puits* de purée que nous avons tous creusé à la fourchette pour y faire couler le jus de notre steak haché.

Effraction/Infraction

Un individu est passé à travers le portail d'un lieu habité, et en s'écartant, le fer a forgé les deux « F » d'*effraction*. Et pour faire le « I » d'*infraction*, un coup de couteau dans le code pénal !

Non seulement les noms *effraction* et *infraction* appartiennent tous deux au vocabulaire du droit, mais ils ont un ancêtre commun, le verbe latin *frangere*, qui signifie « rompre, briser ». Chacun a pourtant un sens bien défini. L'*effraction* est la fracture d'une clôture en vue de pénétrer dans une propriété publique ou privée. L'*infraction* est la violation d'une loi pénale. Il peut y avoir effraction sans infraction, par exemple si vous perdez vos clés et que vous êtes obligé d'enfoncer votre porte. Et infraction sans effraction si vous avez laissé votre porte ouverte et que des voleurs ont pénétré chez vous.

L'infarctus, et non « l'infractus », n'a aucun rapport avec l'*infraction*. Il vient du verbe latin *farcire*, « garnir », qui a donné « farcir ». L'infarctus (du myocarde) est en effet caractérisé par l'obstruction de l'artère assurant l'irrigation du cœur.

EFFRACTION




un individu
lama

Lambda

Quelconque, moyen, ordinaire, le citoyen *lambda*, et non « landa » comme on l'entend parfois, n'est pas du genre à se faire remarquer. Il se cache derrière des lunettes noires dont les verres et les branches forment un « b » et un « d ».

Onzième lettre de l'alphabet grec, *lambda* correspond au « l » de l'alphabet latin. En anatomie, c'est une zone de notre crâne. En zoologie, c'est un papillon de nuit. Mais c'est en tant que « personne sans distinction particulière » que *lambda* nous intéresse ici. Pourquoi cette lettre est-elle empreinte d'une telle banalité ? Sans doute parce qu'elle passe inaperçue au milieu de l'alphabet grec, alors que l'alpha et l'oméga tiennent la première et la dernière place. Dans la Bible, Dieu lui-même se sert de ces deux lettres pour se nommer. Si ce n'est pas une preuve suffisante de leur singularité !

Lambda n'a rien à voir avec la *lambada*, ou « coup de fouet », cette danse brésilienne que l'on pratique collé-serré, ni avec le *lamba*, vêtement traditionnel malgache.

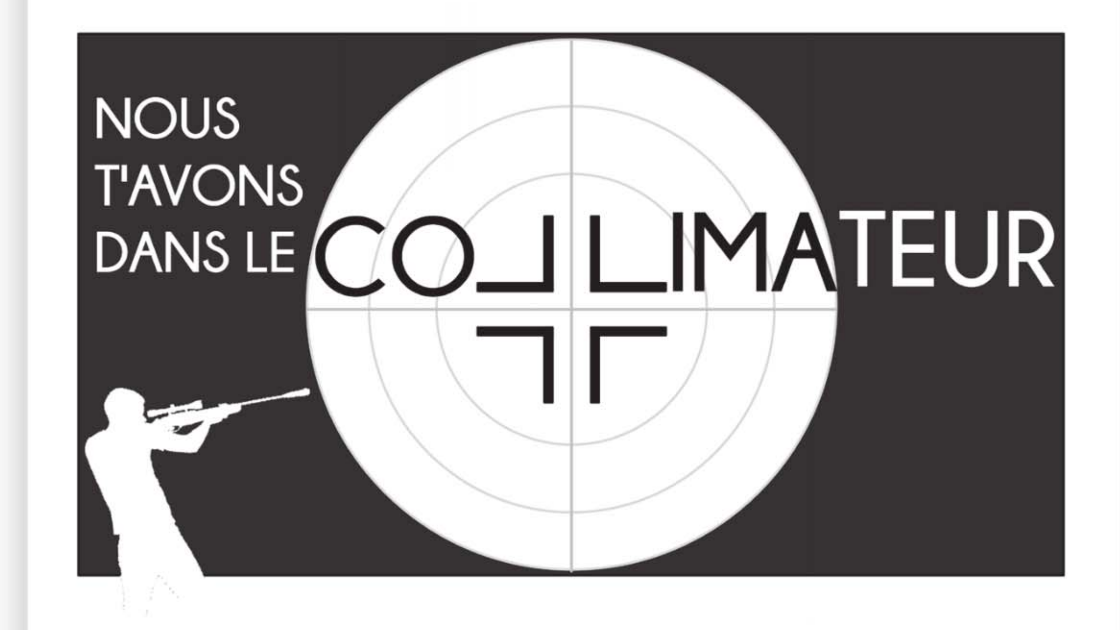
Empreintes

« Empreinte » ou « emprunte » ? En découvrant à la loupe une trace de chaussure sur le sol, on découvre que c'est bien d'un « I » qu'il s'agit.

Empreinte vient du verbe *empreindre*, du latin *imprimere* qui a donné « imprimer ». Il désigne la « marque laissée par un corps qu'on presse sur une surface ». Pour identifier un individu, il est possible de relever son empreinte digitale, généralement en apposant son index gauche sur un support (le doigt étant préalablement imbibé d'encre*) ou sur une puce reliée à un ordinateur, ou encore d'analyser son empreinte génétique à partir de tissus biologiques (bulbe de cheveux, sang, salive, sperme, etc.). Au figuré, l'empreinte est une touche caractéristique imprimée dans un lieu ou dans une œuvre d'art : l'empreinte d'un auteur, l'empreinte de Dieu…

La confusion avec le verbe conjugué *emprunte*, de l'infinitif « emprunter », vient du sens figuré de ce verbe, « passer par une voie pour se déplacer ». Ce qui suppose d'y laisser son *empreinte*.


SUIVONS CES
EMPREINTES


NOUS
T'AVONS
DANS LE COLLIMATEUR

Collimateur

Ne tirez plus sur le second « l » de *collimateur*, ce serait criminel ! Pour ne plus jamais l'oublier, on visualise un instrument de visée dont chaque angle forme un « L ».

Collimateur dérive d'un nom qui n'existe plus aujourd'hui : *collimation*, « action d'orienter un instrument de visée ». Devenu *collimateur* au XIX[e] siècle, il désigne l'outil permettant le pointage précis d'une arme ou d'une lunette. De cet emploi est née l'expression familière « avoir quelqu'un dans le collimateur », c'est-à-dire « le surveiller, l'avoir à l'œil ».

Ainsi, « Les multinationales dans le collimateur de l'OCDE » (*La Presse,* 2014) ; « Le cinéma français dans le collimateur de l'Union européenne » (*Le Devoir*, 2013) ; « Le projet pétrolier Old Harry dans le collimateur des pêcheurs madelinots » (*Les Affaires*, 2015).

Huis clos

Il n’est pas nécessaire d’être huit pour se réunir à *huis clos* ! Il suffit de fermer la porte (l’*huis,* en vieux français), dont la serrure laisse entrevoir un « s ».

Le « s » de *huis* est hérité du latin *ostium* signifiant « entrée, ouverture ». C’est au XVIe siècle que le « h » a été introduit pour éviter que le mot ne se prononce [vis], car à l’époque, la lettre « u » s’écrivait aussi « v ». Dès le XVIIe siècle, *huis* devient archaïque ou littéraire, car il est concurrencé par « porte ». De nos jours, on ne le rencontre plus que dans la locution « à huis clos », littéralement « à porte fermée » et au figuré « en petit comité ». En tant que nom, « huis clos » est un terme juridique excluant le public d’une audience (demander le huis clos). C’est également un genre apprécié au théâtre et au cinéma, comme *Huis clos,* de Jean-Paul Sartre, ou *Douze hommes en colère,* de Sidney Lumet.

Huis est encore présent dans *huissier*, littéralement, « gardien d’une porte ». À l’origine un « officier dont la charge était d’ouvrir et de fermer une porte », l’huissier est désormais un auxiliaire de justice chargé de signifier les actes judiciaires ou extrajudiciaires et de procéder à l’exécution forcée des jugements.


une
réunion
à
huis clos


une odeur de
sou re

Soufre

Une allumette suffit à produire une flamme et à dégager de la fumée. Souffrez donc que je mette un seul « f » à *soufre* !

Minerai de couleur jaune clair très inflammable, le *soufre* dégage en brûlant une odeur suffocante. C'est pourquoi, dans l'Antiquité, l'odeur de soufre était associée au démon. Au figuré, on dit d'un écrit qu'il sent le soufre lorsqu'il semble inspiré par le diable. Avec deux « f », *souffre* correspond au verbe « souffrir », dérivé du latin *sufferre*, où *ferre* signifie « porter ». Avant de caractériser une douleur physique ou morale, le verbe a d'abord été synonyme de « supporter » (ne pas souffrir quelqu'un) et de « permettre » dans le style ampoulé : « Souffrez, Madame, que je me mette ici à la place de mon père » (Molière, *L'Avare*).

Puisqu'en parlant de *soufre* on évoque le diable, signalons que le nom « Lucifer » est également formé du verbe *ferre* (porter) auquel on a ajouté le nom *lux* (lumière). Avant de devenir un ange déchu, puis l'incarnation de Satan, Lucifer était le « porteur de lumière ».

Cauchemar

La silhouette de la Mort portant sa faux en forme de « R » au bout de *cauchemar*. Vous avez l'habitude de l'écrire avec un « D » ? Pourtant c'est « faux », alors laissez-le reposer en paix !

Le nom *cauchemar* est d'origine picarde. Il est composé d'un mot d'ancien français, *cauchier*, qui signifie « presser », et d'un mot néerlandais, *mare*, qui signifie « fantôme ». En effet, avant de désigner un mauvais rêve, le cauchemar traduit la sensation d'oppression que l'on éprouve parfois durant le sommeil, comme si un démon s'asseyait sur notre poitrine et la comprimait de façon à gêner notre respiration. Brrr !

Pourquoi est-on si tenté d'écrire ce nom avec un « d » ? Parce que *cauchemar* donne « cauchemarder » ! Il semblerait que le verbe ait été influencé par le couple *bavard-bavarder*. Il n'est d'ailleurs pas le seul à se former de cette manière : le nom *bazar* a pour verbe « bazarder ».

MON PIRE CAUCHEMAR




RIEN N'APAISE MON
COURROUX

Courroux

Rendons hommage au *courroux*, avec son « x » muet représenté par un pavillon de pirate, orné d'une tête de mort surmontant deux sabres croisés.

Vieux mot datant du xe siècle, *courroux* est sorti de l'usage courant, tout comme *ire*, au profit de « colère ». Le nom se rencontre dans de nombreuses répliques du théâtre classique. Racine l'utilisa souvent dans ses pièces, sous les formes « juste courroux », « noble courroux », « courroux légitime » ou encore « courroux enflammé ». En dehors du théâtre, *courroux* est encore employé dans le langage soutenu et en poésie, à propos d'animaux nobles ou féroces (le courroux du lion) et de la colère des éléments (les flots en courroux).

Courroux est également le nom d'une commune suisse du canton du Jura. Ses habitants, dit-on, sont plutôt pacifiques et généralement de bonne humeur !

Satyre

Les deux cornes du *satyre* soulignent que son nom s'écrit avec un « y ». On se gardera bien de confondre ce personnage avec la satire, qui prend un « i ».

Dans l'Antiquité, *Satyrus* était le nom des compagnons de Bacchus aux oreilles, à la queue et aux pieds de chèvre, avant de devenir un demi-dieu rustique réputé pour sa lascivité, puis, au figuré, un homme débauché. Le terme est aujourd'hui remplacé par « pervers » ou « obsédé ». À ne pas confondre avec la *satire*, du latin *satira*, « macédoine de légumes », désignant une œuvre qui raille, qui critique vivement quelqu'un ou quelque chose. La satire sociale (critique de la société) est un genre qui s'est particulièrement épanoui en France aux XVIIe et XVIIIe siècles, notamment chez La Fontaine, La Bruyère, Molière et Voltaire.

De nos jours, la confusion entre *satire* et *satyre* concerne surtout leurs adjectifs respectifs. Ainsi, *satirique* est parfois orthographié « satyrique », ce qui ne manque pas de provoquer un effet comique.

UN SATYRE

Hippodrome

Hippodrome

Les quatre fers d'un cheval piétinent quatre lettres du nom *hippodrome*, et surtout les deux « p » qu'à l'inverse de la haie on ne doit pas sauter !

Hippodrome fait partie de ces mots d'origine grecque formés du préfixe *hippo-*, issu de *hippos*, « cheval ». Sachant que le nom *dromos* signifie « course », il est aisé de deviner que l'hippodrome accueille des courses de chevaux ! Cette même étymologie nous apprend que l'hippopotame est le cheval du fleuve (*potamos*), que l'hippocampe ressemble à un cheval courbé (*kampê*), que l'hippophage mange de la viande de cheval et que l'hippomobile est un véhicule tiré par des chevaux. Attention, Hippocrate n'est pas le « gouvernement des chevaux ». C'est un médecin grec du ve siècle avant notre ère, qui a donné son nom à un célèbre serment*.

Le préfixe *hippo-* est parfois confondu avec un autre préfixe grec, *hypo-*, désignant l'infériorité, au sens propre comme au figuré. Ainsi, l'hypoderme se situe sous l'épiderme, l'hypophyse est à la base du crâne, l'hypoglycémie indique une glycémie en deçà du taux souhaitable, etc.

Python/Piton

En apparence, ils ont tous deux du piquant, le *python* et son « y » traduit en langue de serpent, et le *piton*, dont le « i » se plante dans une paroi.

Dans la mythologie grecque, *Python* est un serpent monstrueux, fils de Gaïa (la Terre) qu'Apollon tua de ses flèches pour se rendre maître de l'oracle de Delphes. Il a donné son nom au grand serpent d'Afrique et d'Asie qui s'enroule autour de sa proie pour l'étouffer. Le *piton* n'est pas né d'une légende, mais du provençal *pitar*, « picorer, picoter ». C'est une sorte de clou dont la tête est percée d'un anneau pour retenir des crochets. Utilisé en escalade et en alpinisme, le piton sert d'appui sur la roche ou la glace. En géographie, et notamment aux Antilles, il désigne les pointes les plus élevées d'une montagne (Gros Piton et Petit Piton, à Sainte-Lucie).

C'est pour calmer la colère de Gaïa qu'Apollon créa les Jeux *pythiques*, les plus importants de la Grèce antique après les Jeux olympiques !


python
PITON

Repère



Repaire/Repère

Comment ne plus confondre ces deux homonymes ? En faisant marcher son imagination : le ventre du « a » de *repaire* abrite un animal sauvage tandis que, sur la carte, le *repère* ressemble à un accent grave.

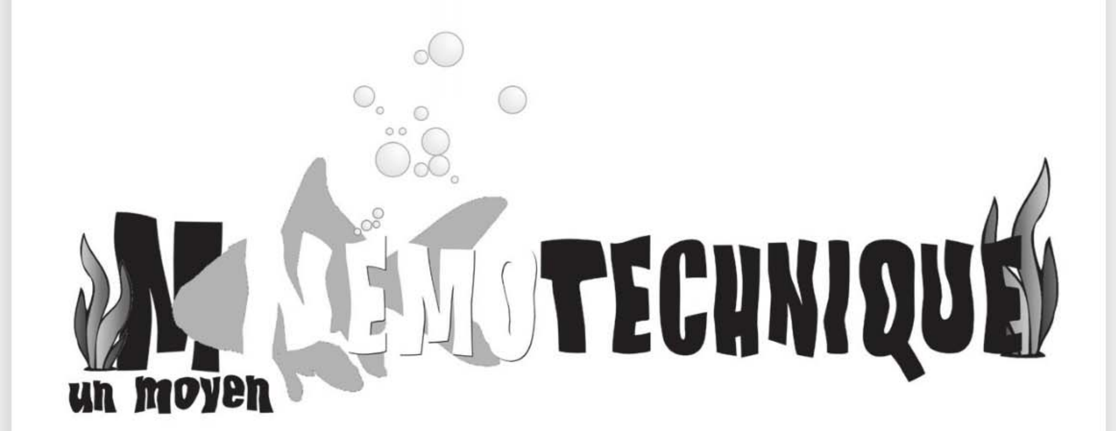
En ancien français, le *repaire* désignait le retour au pays et, par métonymie, la demeure, le logis. C'est au XII[e] siècle qu'il devient le refuge des bêtes sauvages, d'où, au figuré, celui de malfaiteurs et d'individus dangereux. *Repère* a d'ailleurs la même étymologie que *repaire*. Comment est-on passé de l'un à l'autre ? Facile : de l'idée de retour à un certain point, on n'a conservé que le point ! C'est ainsi qu'est né l'homonyme *repère*, marque servant à retrouver un élément, par exemple sur une carte (point de repère). Aujourd'hui, les deux mots sont bien distincts.

Mnémotechnique

Le célèbre poisson Nemo, dont les rayures forment un « N », se faufile entre les lettres de « mémotechnique » pour corriger son orthographe en *mnémotechnique*. On peut donc faire le clown… pour la bonne cause !

La *mnémotechnie* regroupe les techniques qui, par association d'idées, aident à la mémorisation. Ces astuces, parmi lesquelles le fameux « Mais où est donc Carnior ? » permettant de retenir les conjonctions de coordination, sont appelées « moyens mnémotechniques » ou seulement « mnémoniques ». Quant à la mnémographie, objet de ce livre, elle s'appuie sur l'image. Le « n », si souvent oublié, est hérité de la racine grecque *mnêmê*, qui signifie « mémoire ». Et s'il n'est pas présent dans le nom « mémoire », c'est que ce dernier vient du latin *memoria*.

Dans le film d'animation des studios Pixar, Nemo sympathise avec un poisson amnésique nommé Doris. Or l'*amnésie*, « affaiblissement ou perte anormale de mémoire », dérive aussi de *mnêmê* !

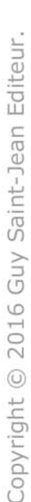

MNEMOTECHNIQUE
un moyen





m'a coupé

l'appétit



Apéritif/Appétit

Puisqu'une pique suffit pour picorer une olive, il ne faut qu'un « p » à *apéritif*. En revanche, il est d'usage de se servir d'une fourchette et d'un couteau pour satisfaire son *appétit*, qui prend deux « p ».

En dépit de leur apparente proximité, l'*apéritif* et l'*appétit* n'ont pas de lien de parenté. Le nom *apéritif* dérive du verbe latin *aperire* (un seul « p ») qui a donné « ouvrir ». L'appétit ? Non, les voies* d'élimination ! À l'origine, les apéritifs étaient des médicaments permettant d'éliminer par la sueur (sudorifiques), par l'urine (diurétiques) et par les selles (purgatifs). Ce n'est qu'au XIXe siècle que l'apéritif se met à désigner une boisson alcoolisée prise avant le repas. Quant à l'*appétit*, il vient en mangeant et du latin *appetitus* (deux « p »), signifiant « désir ». C'est pourquoi il s'applique autant aux plaisirs de la chère qu'à ceux de la chair !

À présent, vous ne regarderez plus votre martini de la même manière, n'est-ce pas ?

Artichaut

Sans doute par confusion avec « chaud », on est tenté d'écrire « artichaud », ce qui est fautif. La preuve, l'*artichaut* pousse comme un « t » et non comme un « d » !

Le nom *artichaut* vient de l'italien *articcioco*, qui se prononce [artichoco]. Il désigne une plante potagère qui a la forme d'un gros chardon. Les feuilles d'artichaut (dont le nom savant est « brac*t*ées ») se *t*rempent dans la vinaigre*tt*e. La partie comestible ronde et supérieure se nomme « *t*ê*t*e d'artichaut ». Au figuré, un cœur d'artichaut est une « personne volage », qui s'en*t*iche, s'a*tt*ache facilement. L'expression fait allusion aux feuilles imbriquées, que l'on mange une à une et au « cœur » *t*endre des jeunes artichauts. Vous le voyez, dès qu'il est question d'artichaut, le « t » est partout. Alors, cœur d'artichaut ou pas, restez-lui fidèle !

ARTICHAUT

glacière



Glacière/Glaciaire

« Iceberg droit devant » ! En attendant que le capitaine vire de bord, on découpe le « A » de *glaciaire* sur le bloc de glace et on décore le « e » de *glacière* d'un accent grave, ou, selon sa gourmandise, d'un cornet de crème glacée.

D'abord cavité souterraine dans laquelle on conservait la glace produite l'hiver, puis récipient contenant de la glace artificielle, la *glacière* est bien pratique quand on part en pique-nique ! Au figuré, et pour exagérer, une glacière se dit d'un lieu très froid. Est *glaciaire* ce qui se rapporte aux glaciers, ces champs de glace éternelle (comme les neiges) fréquents en haute montagne. Sur Terre, l'ère glaciaire se caractérise par une baisse importante de la température suivie d'une extension considérable des glaciers. Pour ne plus jamais se tromper, retenons que *glacière* est un nom et *glaciaire* un adjectif.

L'histoire du film d'animation américain *L'ère de glace* se déroule au début d'une ère *glaciaire* qui nous propulse 20 000 ans en arrière.

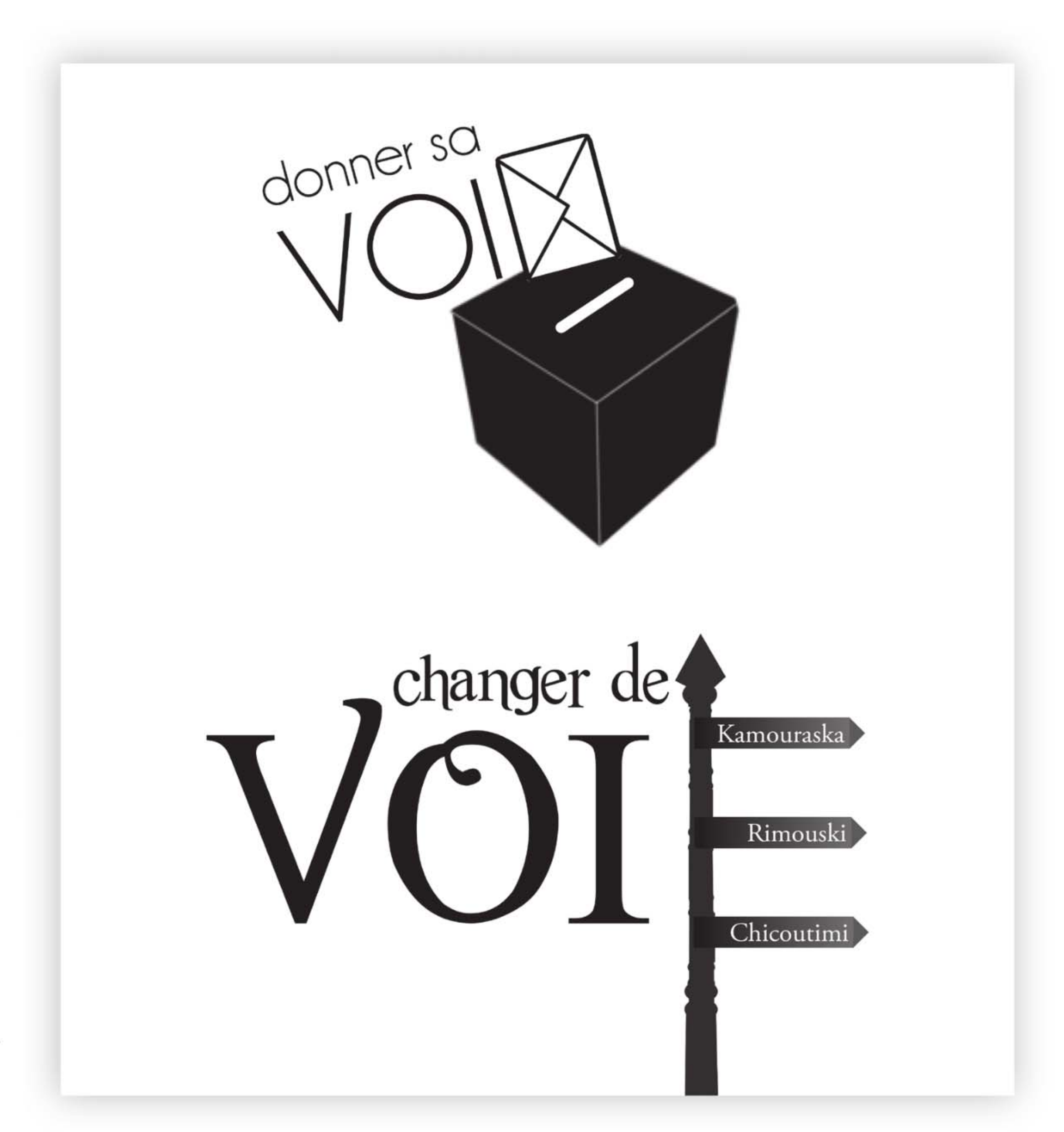
Marc

Marre des fautes d'orthographe ? Ne craignez pas de jeter un pavé dans la mare : c'est avec un « c » représentant l'anse d'une tasse que s'écrit le *marc* de café.

Le *marc* est dérivé de « marcher », pris au sens de « fouler, piétiner, écraser ». Le mot désigne le résidu de fruit, d'herbe ou de toute autre substance qu'on a pressurisée ou infusée pour en retirer le suc. On parle ainsi de marc de raisin, d'olive, de pomme et, bien sûr, de café. C'est au XVIII[e] siècle que l'expression « marc de café » est apparue dans le vocabulaire des arts divinatoires. Aujourd'hui, lire l'avenir dans le marc de café turc, ou « cafédomancie », est encore pratiqué par certains voyants. Ceux-ci interprètent les images qui se forment au fond de la tasse, une fois le résidu séché. Mais revenons à un domaine plus « terre à terre » : le marc de café est également utilisé en jardinage comme engrais ou répulsif.

Le « c » de *marc* est muet, ce qui le distingue du prénom Marc.


lire dans le
marc
de
café


donner sa
VOI
changer de
VOI
Kamouraska
Rimouski
Chicoutimi

Voix/Voie

Le « x » de *voix* se voit au dos de l'enveloppe cachetée que l'on s'apprête à glisser dans l'urne. Le « e » de *voie* est fait de trois panneaux indicateurs, tous orientés dans la même direction.

Voici deux homophones dont l'origine, et donc l'orthographe, varient. *Voix* tire son « x » du nom latin *vox*, de même sens, et désigne le son produit par le larynx humain, permettant de s'exprimer et au sens large… de voter ! *Voie* vient de *via* et qualifie un chemin ou une route menant d'un lieu à l'autre. Au figuré, *voie* traduit l'idée de moyen ou d'intermédiaire (voie orale, voie postale). En politique, la *voix* du peuple peut s'exprimer par *voie* référendaire.

Dans la religion catholique, la *voie* étroite désigne le chemin du paradis. Pourquoi étroite ? Parce qu'il est difficile d'assurer son salut. À l'inverse, la voie large conduit à l'enfer. À ne pas confondre avec les voies du Seigneur, lesquelles sont impénétrables !

Diplôme/Chômage

Il fut un temps où le *diplôme* était un rempart contre le *chômage*. Désormais, en plus de partager un accent circonflexe – en forme de coiffe académique ou de courbe astronomique –, les deux mots sont tristement liés par l'actualité.

Dans la Grèce antique, le *diploma* était une tablette pliée en deux. Notons, au passage, que l'accent circonflexe de *diplôme* est hérité de sa racine grecque. En passant par la langue latine, le *diploma* a pris un caractère officiel, pour désigner aujourd'hui un document certifié conférant un titre ou un grade. Le nom *chômage*, du verbe *chômer*, vient du latin *caumare*, « se reposer pendant la forte chaleur », en parlant spécialement des travailleurs ruraux. C'est au XIII[e] siècle que le terme gagne le sens de « ne pas travailler », accent circonflexe en prime !

Diplôme aurait-il un quelconque rapport avec *diplomatie* ? En effet, la diplomatie consistait initialement à étudier les actes officiels (anciennement « diplômes ») réglant les rapports internationaux.

plus de

diplômes

plus de




EH BIEN !
QU'ATTENDEZ-VOUS ?

Eh bien

Le « H » présent dans l'interjection « *eh* bien ! » se fond dans le mégaphone servant à haranguer la foule.

« Eh bien » orthographié « et bien » est une faute très courante. Or le petit mot qui sert à interpeller, à attirer l'attention ou à renforcer le propos qui précède s'écrit *eh*. Exemples : « eh oui », « eh non », « eh ho ! » « Eh bien » marque l'émotion du locuteur ou introduit une digression, une information, par rapport à un contexte donné. Ainsi, dans la fameuse fable de La Fontaine, la fourmi lance à la cigale la formule assassine : « Vous chantiez ? j'en suis fort aise. Eh bien ! dansez maintenant. » La conjonction de coordination *et* n'a donc pas sa place ici. Par le passé, la distinction était beaucoup moins évidente : l'interjection et la coordination s'écrivaient toutes les deux « e » !

Pour accentuer certaines phrases exclamatives ou interrogatives, c'est la conjonction *et* qu'il faut employer. Par exemple : « et alors ! », « et voilà le travail ! », « et pourtant, elle tourne » (faussement attribué à Galilée), « et maintenant » (réellement chanté par Gilbert Bécaud).

Poing

N’avez-vous jamais remarqué qu’une main fermée avait la forme d’un « G » ? Une image « coup de poing » pour faire la guerre à l’homophone *point*.

Encore un mot dont la lettre muette finale se justifie par sa racine latine. En effet, *poing* tire son « g » du nom latin *pugnus*, « main fermée », qui a donné « pugnacité ». Le mot est à la fois le symbole de la violence (taper du poing), de la résistance (poing levé), de la dépendance (pieds et poings liés) ou encore de l’innocence (dormir à poings fermés). *Poing* a comme homophone *point*, qui doit également son « t » au latin, en l’occurrence *punctum*, « piqûre ». On distinguera donc les expressions *au poing* (à la main) et *au point* (prêt).

L’homophonie entre *poing* et *point* prête particulièrement aux calembours. *Tyson : mise au poing* titrait le journal *Libération* le 28 juin 1991. Plus récemment, le philosophe Peter Szendy a publié un traité de ponctuation intitulé *À coups de points* (2013).


JE LÈVE MON
POIN



$2+2 \neq 5$

différent

Différend/Différent

Deux poings fermés dans des gants de boxe suggèrent le premier et surtout le dernier « D » du nom *différend*. Bien que frappante, cette image n'incite pas à en venir aux mains, mais à gagner un noble combat : le dissocier de *différent*, parce que ce n'est pas pareil !

Pas étonnant que l'on se trompe sur l'orthographe de *différend* ! Il n'est, à l'origine, qu'une variante orthographique de *différent*, lui-même issu du latin *differens*. Ce n'est qu'au XIVe siècle que *différend* prend son indépendance pour désigner un conflit entre des personnes. Pour différencier les deux, on peut aussi se référer à leur nature grammaticale : *différend* est un nom et *différent* un adjectif. Ce dernier se distingue également du participe présent du verbe *différer* : *différant*.

Autre astuce mnémotechnique : *différent* se termine par un « t » comme « distinct » et *différend* par un « d » comme « désaccord ».

Ballet/Balai

Au *ballet*, avec deux « l », la ballerine a besoin de ses deux jambes pour danser, alors que dans les airs la sorcière n'utilise qu'un *balai*, avec un seul « l », pour se déplacer.

Le *ballet*, de l'italien *balletto*, est une danse exécutée sur scène par plusieurs personnes et, par métonymie, la troupe de danseurs et la musique qui les accompagne. Le *balai* est un peu moins délicat puisqu'il pourrait venir du gaulois. Nous avons hérité d'une centaine de mots de langue celtique comme *alauda*, « alouette », *carruca*, « charrue », et *sapo*, « savon ». Il est donc possible que *balai* soit issu du gaulois *balatno* signifiant « genêt », une variété d'arbrisseau. En effet, le mot désignait un faisceau de branches de genêt avant de devenir l'ustensile ménager permettant à la poussière de voler et à la sorcière de s'envoler !

Depuis 1990, il est recommandé d'aligner l'orthographe de *relais* sur celle de *balai* ou de *délai*, ce qui donnerait « relai ».


ballet
Balai

Une
SAYNÈTE
...n'est pas une petite scène !

Saynète

Un masque de théâtre joue à cache-cache avec un « Y » afin que plus jamais vous n'improvisiez… l'orthographe de *saynète* !

Le nom *saynète* est un emprunt à l'espagnol *sainete*, comédie bouffonne à mi-chemin entre l'opérette et la chanson comique, jouée pendant l'entracte d'une grande pièce dans le théâtre espagnol. Introduite en France au XVIII[e] siècle, la saynète s'est muée en une courte pièce comique faisant appel à un petit nombre de personnages. Évoquant une petite scène, *saynète* est souvent travestie en « scénette ». Bas les masques : ce mot n'existe pas ! Une bonne fois pour toutes, faisons l'effort d'apprendre l'orthographe de *saynète* tout en rendant hommage à ses racines hispaniques.

Par son humour et son format court, le sketch est le genre qui se rapproche le plus de la saynète. Au Québec, on doit à des artistes du burlesque comme Rose Ouellette (La Poune), Juliette Pétrie et Olivier Guimond d'avoir popularisé le sketch dans les années 1940.

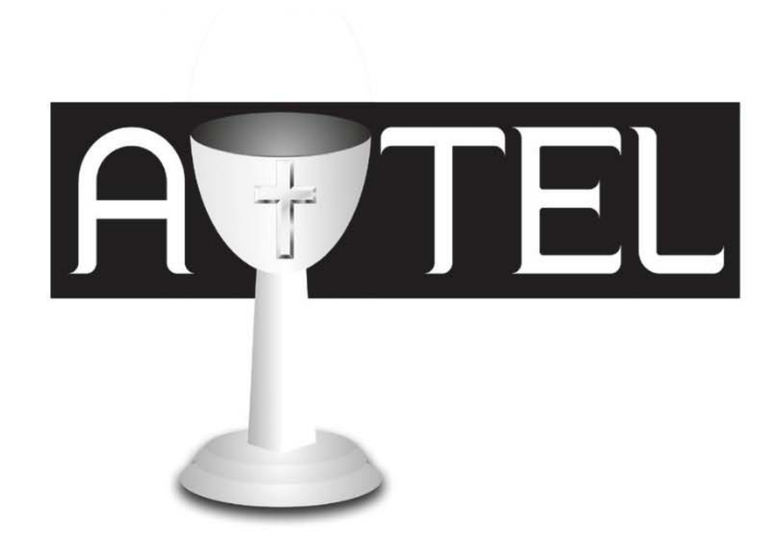
Hôtel/Autel

« Avant d'aller à l'hôtel, conduis-moi à l'autel ! » auraient pu dire nos grands-mères à un prétendant trop entreprenant. Ici, le « H » de l'*hôtel* est semblable à un lit et le « U » de l'*autel*, à un calice.

Si aujourd'hui ces deux homonymes s'opposent, ils sont tous deux liés, de près (autel) ou de loin (hôtel) à la religion. Dans l'Antiquité, l'*autel* était la table servant aux sacrifices d'animaux, puis, chez les chrétiens, la table où l'on célèbre la messe. Par extension, l'autel désigne la religion, notamment dans l'expression « le trône et l'autel », où le trône incarne la monarchie. Aujourd'hui, « aller à l'autel » signifie « se marier ». D'abord écrit *hostel*, l'*hôtel* était un hôpital administré par l'Église (hôtel-dieu) avant de devenir une riche demeure (hôtel particulier) et un établissement public (hôtel de ville). C'est au XVIIe siècle que l'hôtel remplace l'auberge et gagne son sens actuel.

Le *maître-autel* est l'*autel* qui est placé dans le chœur d'une église alors que le *maître d'hôtel* dirige le service des tables dans un restaurant !


Copyright © 2016 Guy Saint-Jean Editeur.


A TEL


HOTEL

Le serment d'Hippocrate



Sermon/Serment

Pour prêter *serment*, le futur médecin *t*end sa main. Pendant ce temps, le curé saisit un micr*o* pour faire son *sermon* « o » et fort !

En plus d'être des paronymes, les noms *serment* et *sermon* ont connu presque la même évolution sémantique : ils sont passés d'un sens religieux à un sens laïc. Ce glissement est évident dans *serment*, qui vient du latin *sacramentum*. Promesse faite en invoquant Dieu, un être ou un objet sacré, puis promesse tout court, il a gagné une acception juridique dans l'expression « prêter serment ». De même, *sermon*, du latin *sermo*, n'est autre que le discours du Christ sur Terre, puis celui que prononcent les hommes d'Église. Dans le langage courant, le sermon désigne péjorativement un discours moralisateur, généralement long et ennuyeux.

Les Serments de Strasbourg, datant du 14 février 842, est le plus ancien document écrit en français. Auparavant, le latin était la langue officielle de l'autel* et du trône.

Acquit (de conscience)

Quand on agit par *acquit* de conscience, on est déchargé d'un poids*. On se sent léger comme un ange dont les ailes déployées dévoilent un « T ».

Dérivé du verbe *acquitter*, *acquit* est à l'origine la reconnaissance écrite d'un paiement, qui survit dans la mention « pour acquit ». Autre sens vieilli, l'acquit est « ce qui garantit la vérité de ce que l'on dit ». C'est ce sens que l'on retrouve dans la locution « acquit de conscience » en usage depuis le XIXe siècle. Aujourd'hui, faire quelque chose par « acquit de conscience », c'est le faire consciencieusement, de manière à « avoir la conscience tranquille ».

On rencontre bien souvent l'orthographe fautive : « par acquis de conscience », où *acquis* n'est autre que le participe passé du verbe *acquérir*. Quand bien même il serait possible de s'acheter une bonne conscience, on évitera à tout prix de l'employer !


PAR
ACQUIT
DE
CONSCIENCE

Du pain bénit

Bénit

La croix qui remplace le « t » final de *bénit* est là pour nous rappeler que cette orthographe n'est d'usage que dans le cadre d'une bénédiction religieuse.

Bénit et *béni* – au féminin *bénite* et *bénie* – sont les deux participes passés du verbe *bénir*. *Bénit* a été formé du latin *benedictum*, qui a donné « benoît », l'adjectif et le prénom. Il se dit de certaines choses (pain, eau) sur lesquelles la bénédiction d'un prêtre a été donnée. Dans tous les autres cas, même s'il s'agit de la bénédiction de Dieu, il faut employer *béni* (une maison bénie, un enfant béni). Ainsi, dans la prière *Je vous salue Marie*, Marie est « bénie entre toutes les femmes » et Jésus aussi est « béni ». La distinction est relativement récente puisque les emplois entre *bénit* et *béni* ont été répartis au XIXe siècle. La preuve : au XVIIe siècle, si l'on en croit le grammairien Vaugelas, Marie était « bénite entre toutes les femmes » !

Autres moyens mnémotechniques : l'eau *bénite*, c'est un *rite* ; le « t » final de *bénit* est contenu dans le nom *prêtre*.

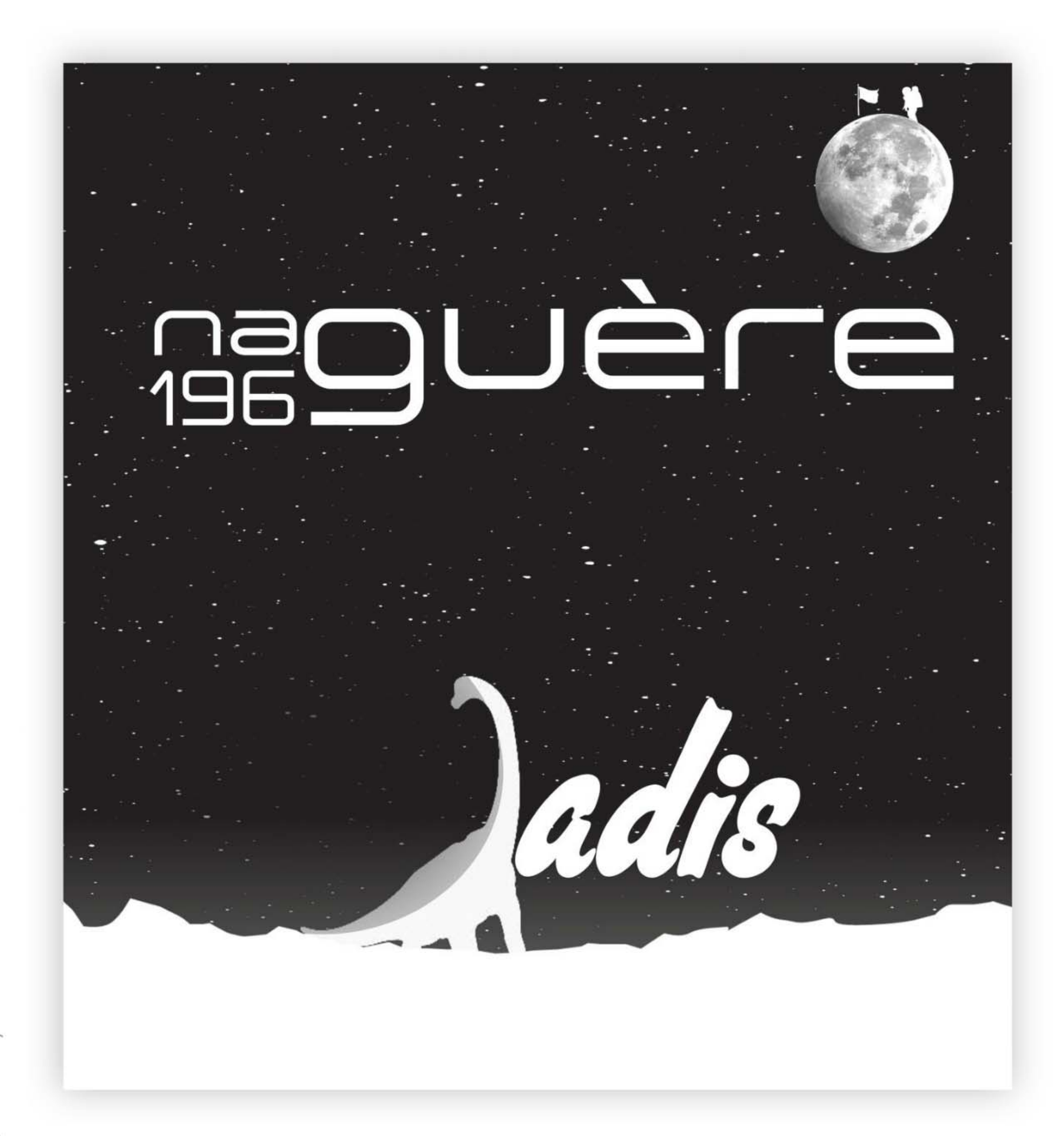
Discerner/Décerner

En pointant une longue-vue vers la Lune, on perçoit le « I » de *discerner* ; quant à la palme, elle consacre l'accent aigu sur le premier « e » de *décerner*.

Discerner et *décerner* sont issus du même verbe latin *cernere*, « passer au crible, trier ». Cette étymologie commune a fait d'eux des synonymes de « distinguer ». On reconnaît dans *discerner* le préfixe latin *dis-* qui a donné à ce premier verbe le sens de séparer (discerner le bien du mal), puis de reconnaître (discerner le cri d'un animal), notamment à l'aide de la vue (discerner une couleur). D'abord terme juridique, *décerner* consistait à attribuer par décret, puis solennellement (décerner des honneurs, des couronnes, des statues), et, enfin, à accorder une récompense dans le cadre d'un concours ou d'une compétition (décerner un prix, une médaille).

Au sens figuré, « *décerner* la palme », c'est déclarer quelqu'un supérieur à tous ses rivaux !


DISCERNER
LA LUNE
décerner
la palme


naguère
1969
Jadis

Jadis/Naguère

Pour se souvenir que *jadis* est plus éloigné dans le temps que *naguère*, on imagine que le « J » de *jadis* longe le cou d'un diplodocus et que le « g » de *naguère* trace le « 9 » de l'année 1969 : premiers pas de l'homme sur la Lune.

Décortiquons ces deux adverbes de temps, qui appartiennent au langage soutenu. *Jadis* est la contraction de *ja a dis*, soit « il y a déjà des jours ». *Naguère* est la contraction de « il n'y a guère », indiquant une époque plus proche de la nôtre. Par le passé, la distinction entre les deux adverbes était très nette. En témoigne le recueil de Verlaine intitulé *Jadis et naguère* (1884). Aujourd'hui, la nuance tend malheureusement à s'estomper : *naguère* s'emploie de plus en plus au sens de *jadis* pour évoquer un passé fort lointain, sans égard à son étymologie !

Lu dans le numéro 1148 du magazine *Science & Vie* (mai 2013) : « *Naguère* le dromadaire vivait au pôle*. » Et l'article de préciser juste après : « il y a 3,5 millions d'années »…

Ascension

Pour faire l'*ascension* – et non « l'ascencion » – d'un centre commercial, il suffit d'emprunter l'escalier mécanique qui zigzague comme un « s ». Vous préférez l'ascenseur ? Soit !

Issue du latin *ascensio*, l'*ascension*, comme le sermon*, est liée à Jésus-Christ. Le nom désigne sa montée miraculeuse au ciel après sa résurrection. Ce n'est qu'à la fin du XVIII[e] siècle qu'*ascension* prend son sens actuel. Alors qu'en France se prépare une révolution, l'époque est marquée par les débuts de l'alpinisme et le premier voyage aérien des frères Montgolfier en 1783. L'ascension devient alors l'action de gravir une montagne et de s'élever dans les airs. Au sens figuré, l'ascension correspond au fait de s'élever vers la réussite sociale.

Dans la religion catholique, l'*ascension* se distingue de l'*assomption*, qui désigne l'entrée de la Vierge Marie, mère de Jésus, au ciel. Le nom a pour origine le verbe latin *adsumere*, qui a donné « assumer ».

ASCENSION


TAILLE
S
magasin


MAGA INE
le Mag



Magasin/Magazine

L'étiquette « taille s » d'un vêtement est attachée au nom *magasin*. Une page qui se tourne : voilà le « Z » de *magazine*.

D'origine arabe, le nom *magasin* signifie « entrepôt ». Dans l'armée, c'était le local où étaient stockés les vivres et les munitions. Passé dans le commerce, il est devenu le lieu destiné à la vente de marchandises. Par la suite, les Britanniques se sont inspirés de notre *magasin* pour créer leur *magazine*. C'est en effet le journaliste anglais Edward Cave qui donna au mot le sens de « publication périodique » en lançant *The Gentleman's Magazine* en 1731. Pour ce faire, il se fonda sur une vieille acception du nom *magasin*, « ensemble d'informations », encore présente dans le dérivé « emmagasiner ».

Magasin ou boutique ? À l'origine, le *magasin*, qui faisait de la vente en gros, se distinguait de la boutique où l'on achetait au détail. La nuance s'est estompée au XIXe siècle avec l'apparition des grands magasins parisiens.

Cintrer/Ceinturer

Pour mémoriser l'orthographe de *cintrer* : une robe pendue sur un cintre, ajustée et droite comme un « i ». Pour retenir celle de *ceinturer* : la boucle d'une ceinture forme un « E » parfait !

Encore deux mots de même origine dont l'orthographe diffère ! En effet, *cintrer* vient du latin *cincturare*, « entourer », qui a également donné *ceinturer*. D'abord employé en architecture, *cintrer* est apparu dans l'habillement au XVIIe siècle, pour signifier « ajuster un vêtement à la taille, à la ceinture ». Quant à *ceinturer*, il ne se répand que dans la seconde moitié du XIXe siècle au sens d'« entourer de ses bras comme d'une ceinture », le plus souvent avec l'intention de neutraliser. Pour autant, le centurion romain, que nous avons pour la plupart découvert dans les aventures d'astérisque*, pardon d'Astérix (!), ne vient pas de la ceinture, mais de la centurie, groupe de cent soldats.



il suffit de la

CEINTURER

Des prix

EXORBITANTS !

Exorbitant

Nos yeux sont exorbités devant des prix *exorbitants* ! La voyelle « O » s'extrait du « X », comme l'œil sort de son orbite. Ajouter un « h » entre les deux serait contre nature !

Exorbitant, du latin *exorbitare*, est composé de *ex* + *orbita*, signifiant « hors de l'orbite, de l'ornière, de la route ». Au figuré il désigne « ce qui sort des bornes, qui dépasse les limites ». Par le passé, était *exorbitant* ce qui blessait les convenances ou choquait la morale. Par exemple, dans *Le Malade imaginaire* de Molière (1673), on trouve la formule « action exorbitante », sous-entendue malhonnête. Dans la langue juridique, ce qui est *exorbitant* se situe en dehors du droit commun. Enfin, l'adjectif est couramment synonyme d'exagéré ou d'excessif.

C'est sans doute « à cause » de mots comme *exhausser**, *exhibition*, *exhilarant*, *exhalation*, *exhorter* ou encore *exhumer* qu'on est tenté d'ajouter un « h » à *exorbitant*.

Rébarbatif

« La barbe ! » disent les Français, pour exprimer leur lassitude, voire leur agacement. C'est le même nom qui est à l'origine de l'adjectif *rébarbatif*. Alors, pour bien le prononcer, on visualise le premier « B » en forme de barbe et le tour est joué.

Quel est le lien entre la barbe et l'ennui ? Quand elle est revêche, rude, hérissée, ou simplement très fournie, une barbe peut avoir quelque chose de repoussant. Cela expliquerait pourquoi les enfants pleurent quand on les assoit sur les genoux du père Noël. Et puis, la barbe, ça pique ! Ce n'est donc pas un hasard si *rébarbatif* s'est d'abord appliqué à une personne qui rebute par son apparence. Il faut croire que l'invention du rasoir a rendu cette acception désuète puisqu'on emploie désormais l'adjectif comme synonyme d'« ennuyeux » (une tâche* rébarbative, un discours rébarbatif).

Au XVIIe siècle, *rébarbatif* était un barbarisme, terme qui ne vient pas de *barbe*, même s'il est vrai que les barbares en portent parfois ! Cela n'a pas empêché Molière de l'employer dans *Le Bourgeois gentilhomme* (1670) : « Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs. »


REBARBATIF

une minute de

RÉFLEXION

Réflexion

Notre capacité de jugement est souvent limitée par le temps ! Pour se souvenir que *réflexion* s'écrit avec un « x », on imagine ce dernier comme un sablier.

Comme le verbe *réfléchir*, issu du latin *reflectere*, *réflexion* a deux sens : l'un mécanique, l'autre intellectuel. Il désigne d'abord le phénomène par lequel un corps (lumière, son) est renvoyé par un obstacle. De ce sens découle celui de méditation, de retour de la pensée sur elle-même et donc de capacité de réfléchir. À l'instar de *connexion**, *réflexion* peut être source d'hésitations. Pourquoi n'a-t-il pas conservé le « c » de « réfléchir » ? Parce que *réflexion* vient directement du nom latin *reflexio*, tout comme *connexion* est issu de *connexio.*

La *réflexion*, ce n'est pas tout à fait la même chose que la *réfection*, « action de refaire, de remettre en état » (des travaux de réfection).

Bissextile

Même si l'adjectif *bissextil* n'est à l'honneur qu'une année sur quatre, ce n'est pas une raison pour l'écrire avec un seul « s » ! Par un tour de passe-passe, le nombre 29 apparaît dans les deux « S » qui se font face.

Les deux « s » de *bissextil* sont directement hérités de son étymologie latine : *bis* + *sextus*, soit « deux fois sixième ». D'où vient ce calcul ? Dans le calendrier julien utilisé dans la Rome antique, le jour intercalé tous les quatre ans doublait le sixième jour avant les calendes de mars. Dans notre calendrier grégorien, c'est plus simple : l'année bissextile est celle où l'on rencontre le bissexte, jour ajouté tous les quatre ans au mois de février, lequel est alors de 29 jours.

C'est peut-être par confusion avec *bisexuel* que certains font l'économie d'un « s ». L'année *bissextile* se distingue également avec la ligne bissectrice, demi-droite partant du sommet d'un angle et le divisant en deux parties égales.


UNE ANNÉE
BI25EXTILE
FEVRIER
2016

C’est l’heure !



Déjà

Y a-t-il plus parlant qu'une montre pour préciser la ponctuation d'un adverbe de temps ? L'aiguille des minutes pour l'accent aigu du « e », l'aiguille des heures pour l'accent grave du « a » (le grand oublié). Même le point sur le « j » est représenté !

Déjà est formé d'une vieille locution adverbiale, *des ja*, signifiant « dès à présent » ou, si l'on parle du passé, « dès ce moment-là ». On l'utilise dans la langue familière pour renforcer une constatation (c'est déjà ça !) ou en fin de phrase interrogative, pour indiquer que l'information demandée a été oubliée (comment s'appelle-t-il, déjà ?). Enfin, *déjà* entre dans la composition de locutions comme « déjà-vu », sensation d'avoir déjà été témoin ou d'avoir déjà vécu une situation présente, et « d'ores et déjà », proche de « désormais ».

Il ne vous a pas échappé que *ja* compose deux autres adverbes de temps : jadis* et jamais. Mais… c'est *déjà* la fin ?

Merci…

À la famille et aux amis qui ont gentiment accepté de tester les dessins afin de les améliorer.
Un merci tout particulier à ma mère et à Claire pour m'avoir soutenue, à Ivan pour sa patience et son œil aiguisé, et bien sûr à Jean-Baptiste, mon inspirateur, ma moitié, sans qui ce beau projet n'aurait pu exister.

Index

Index

Index

94 dessins à mémoriser pour ne plus jamais faire de fautes !

C'est le temps de la « pause » ou de la « pose » ? Fait-on une « ballade » au bord du lac ou une « balade » au bord du lac ? Prend-on du « poids » ou du « poid » ? Où va l'accent circonflexe dans « chômage » et « diplôme » ? Grrrrr, m'en souviens jamaaaiiiiis !

Pour qu'on évite de tomber dans ces pièges de la langue française, Sandrine Campese a imaginé une méthode simple et inédite : rendre les règles orthographiques... 100 % graphiques !
Un court texte accompagnant les 94 dessins rappelle des règles de base, revient brièvement sur l'histoire du mot épineux et signale les fameuses exceptions.

Immense succès en France, *94 dessins pour ne plus faire de fautes* étonne et fait sourire. Et puisqu'il fait aussi mieux écrire, c'est assurément un petit cadeau ludique à offrir... ou à s'offrir !

■ ■ ■

Spécialiste de la langue française, **Sandrine Campese** est notamment l'auteure d'*Orthotweet*.

ISBN 978-2-89758-139-8



Imprimé au Canada

Rayon librairie : langue française

www.saint-jeanediteur.com